

# Antidote à la morosité

La réélection de George W. Bush, la mort de Yasser Arafat, la crise en Côte d'Ivoire ou la misère aux Gonaïves, voilà quelques événements susceptibles d'entretenir nos angoisses et notre morosité. Même confortablement assis devant notre téléviseur, nous sommes agressés de toute part : crise, scandale, revendication, protestation défilent sous nos yeux à un rythme soutenu. Certains scientifiques affirment haut et fort que notre planète est une bombe qui va sauter tôt ou tard. Nous nourrissons une formidable psychose de la catastrophe qui empoisonne notre environnement et justifie notre défaitisme chronique. Même dans notre propre maison, nous ne sommes plus à l'abri. Le piège nous enserre et nous asphyxie à doses lancinantes, régulières et inéluctables. Pourtant, malgré les sombres apparences, il me semble que ce n'est pas la fin. Nous sommes vivants et toujours en mesure de nous réveiller, de réagir et de renverser ce scénario de malheurs. Y aurait-il un antidote ?



*Jean-René Dubé*

Ce numéro de notre revue voudrait, je l'espère, non seulement rendre compte d'une importante rencontre internationale, mais aussi et surtout pousser un vent d'optimisme sur chacun et chacune de nous, qui balaye une fois pour toutes notre scepticisme, nos peurs et nos hésitations. Dans le numéro de septembre, frère Visiteur nous appelait à donner du « punch » à notre action apostolique. Qu'allons-nous faire de cette invitation ? Serons-nous encore longtemps paralysés par notre pessimisme ? Quand on nous parle des jeunes, beaucoup d'entre nous se récusent, prétextant l'âge, la santé ou l'écart des générations. Nous sommes vivants, que diable ! Notre seul appui explicite aux petits projets mis de l'avant peut faire la différence entre un échec voilé et un succès décisif. Soutenir, encourager, prier, tel est peut-être le lot de plusieurs. Mais ne pas le faire, c'est refuser de poser la pierre pour que l'édifice tienne debout.

Parmi les entretiens et témoignages qu'on va lire dans ces pages, je veux souligner deux éléments qui me paraissent significatifs : d'abord le théologien Gilles Routhier qui nous invite à avancer au large, à faire preuve d'audace, à prendre des risques, à inventer pour aujourd'hui. Je suis impressionné aussi par l'implication des lasalliens dont on peut lire les témoignages ici. Ils disent « nous » en parlant de la famille lasallienne, ils s'étonnent du pessimisme de certains frères, des réticences à accueillir des « associés », jusqu'à Lucas qui affiche fièrement un portrait de La Salle au mur de sa chambre et explique qui il est à qui veut l'entendre... Frères, tout cela est plein d'espérance et de promesses ! N'éteignons pas cette flamme qui grandit ! C'est dans l'action de grâce que nous devrions rentrer dans l'Avent et accueillir le Dieu des Promesses...! ○

# Comment parler de vocations aujourd'hui ?

Frère Fernando Lambert  
Visiteur auxiliaire



À la question : peut-on parler de vocations aujourd'hui ? on peut répondre sans hésiter : théoriquement, oui ! Il apparaît rapidement que la grande question n'est pas d'en parler, mais plutôt comment en parler aux jeunes d'aujourd'hui. Le colloque sur la pastorale des vocations qui s'est tenu du 28 juillet au 1<sup>er</sup> août, à Guadalajara, a montré à l'évidence que cette interrogation s'avère pertinente pour les trois grandes régions lasalliennes des Amériques.

Cette rencontre internationale qui a réuni des frères, des associés, des jeunes de l'ensemble des districts des trois Amériques a été l'occasion de partager nos préoccupations face à une situation perçue comme un phénomène de société et de plus en plus comme un problème culturel : la relève ne se fait pas chez nous et se fait de moins en moins ailleurs. On en a beaucoup parlé pourtant, mais sans grands effets apparents.

Aux yeux de plusieurs, nous sommes à un tournant. Il ne s'agit pas tant d'assurer la continuité que de créer de nouvelles présences aux besoins des jeunes. Ce ne sont donc pas les jeunes qui doivent changer – ceux-ci sont encore généreux, bons, sensibles à la pauvreté, à la justice, etc. –, mais nous-mêmes et ce que nous avons à leur proposer. Ce n'est toutefois pas tellement une remise en question de fond qu'un problème de formes : l'annonce explicite de Jésus Christ demeure l'axe central de toute vie consacrée et de toute vie chrétienne et nous privilégions le service éducatif des pauvres. Tous reconnaissent que le charisme lasallien n'a rien perdu de son actualité ni de sa pertinence. Comment contribuer à le faire vivre, même au-delà de nous et de nos formes actuelles ?

Trois grands axes ont orienté nos réflexions pendant ce colloque : la vocation est un processus dynamique; la vocation surgit des besoins des jeunes; invitation à un avenir nouveau. Le point de départ de notre démarche a été constitué par la présentation de rapports-synthèses sur la pastorale vocationnelle dans chaque région lasallienne et sur l'image du frère chez les jeunes. Vous trouverez dans ce numéro le rapport que le Canada francophone a présenté. Notre réflexion a été alimentée principalement par trois conférenciers lucides et audacieux, Frère Álvaro Rodriguez Echeverria, supérieur général, Frère Claude Reinhardt, conseiller général et Monsieur Gilles Routhier, professeur. Nous tenons à partager avec vous leur vision de la vocation et de la pastorale des vocations, et les pistes qu'ils proposent pour rejoindre les jeunes et les inviter à s'engager à répondre aux besoins des jeunes de notre temps.

La délégation du Canada francophone était composée de cinq frères, FF. Ernest Bourgault, Yvon Désormeaux, André Gauthier, Daniel Morin, Fernando Lambert, un prêtre, M. Gilles Routhier, et six jeunes, Caroline Saint-Jacques, Mathieu David, Philippe Blais, Jonathan Roy, Étienne et Lucas de Villers. Ces jeunes participants à la rencontre de Guadalajara ont accepté de témoigner de l'expérience qu'ils ont vécue, de partager leur vision de l'avenir et, à l'occasion, leur engagement pour le rayonnement de De la Salle et de la vocation de frère. ○

# RÉUNION INTERAMÉRICAINNE SUR LA PASTORALE DES VOCATIONS

Frère Álvaro Rodríguez Echeverría  
Supérieur Général

*Ce jour est un jour de détresse, de châtement et de honte ! Des fils se présentent à la sortie du sein maternel, mais il n'y a pas de force pour enfanter. (Isaïe, 37, 3)*

*Le Seigneur mena Abraham dehors et lui dit : « Contemple donc le ciel, compte les étoiles si tu peux les compter. » Puis il lui dit : « Telle sera ta descendance. » Il eut foi dans le Seigneur, et pour cela le Seigneur le considéra comme juste. (Genèse 15, 5-6)*



Il me semble que ces deux textes bibliques peuvent éclairer la réflexion que nous allons faire sur la pastorale des vocations dans les trois Régions lasalliennes d'Amérique. Le premier texte, assurément peu connu, décourageant et pessimiste reflète un moment critique de l'histoire du peuple d'Israël quand le roi Ézékias se sent désespéré face à l'invasion de Sennakérib, mais le prophète l'encourage, l'assurant qu'il sera délivré du danger.

Dans quelques districts de nos trois régions et en d'autres districts de l'Institut, on vit le problème du manque de vocations avec une certaine angoisse provoquée par l'ampleur du phénomène et on est déconcerté par les difficultés de parcours bien connues de tous : la perte des valeurs religieuses, le manque de visibilité de notre vie consacrée, le manque de transparence des valeurs évangéliques, le repli individualiste, les modèles de vie très éloignés de ceux que nous proposons aux jeunes, la consommation et le manque d'engagement, les scandales amplifiés par la rumeur publique... Tout cela rend très difficile l'éclosion d'une nouvelle vie.

En même temps, la promesse que Dieu fait à Abraham réveille en nous une profonde espérance et nous invite à placer la pastorale des vocations dans le cheminement historique et le contexte de la nouveauté profonde et radicale des temps actuels. Il ne s'agit pas, en effet, de regarder le passé avec nostalgie et d'essayer de le revivre, mais de regarder avec confiance vers l'avenir et de construire cet avenir à partir d'un nouveau modèle d'Église, Peuple de Dieu, et d'un nouveau modèle d'Institut ouvert à la mission partagée et à l'association avec les laïcs. Comme Abraham, le

Seigneur nous invite à sortir de notre petite tente pour contempler l'histoire qu'Il guide avec amour à partir d'un plus vaste horizon.

Il n'est pas facile de parler de pastorale des vocations à trois Régions lasalliennes si distinctes, parce que le monde actuel des jeunes n'est certainement pas une réalité homogène, y compris à l'intérieur d'une même région. Nous ne devons pas perdre cela de vue et il sera important d'approcher notre propre réalité avec beaucoup de liberté et de créativité. Car, si le monde des jeunes est différent, nous ne devons pas compter non plus sur une recette qui soit valable pour tous les cas et toutes les situations.

Dans la société actuelle, nous pouvons facilement observer comment, face à la poursuite d'un objectif, le cheminement vers la maturité paraît rencontrer des obstacles chez la plupart des jeunes; et, pour cette raison, souvent, le choix d'une vocation est retardé le plus tard possible : c'est souvent cette question que l'on met entre parenthèses en donnant priorité aux activités du moment présent et, parfois, on l'abandonne quand le temps de faire un choix est passé.

## **MODÈLES DE NOTRE PASTORALE DES VOCATIONS : « Si seulement le peuple du Seigneur devenait un peuple de prophètes sur qui le Seigneur aurait mis son esprit ! » (Nombres 11, 29)**

Dans une étude du Frère José Maria Pérez Navarro, on mentionnait trois étapes par lesquelles la région ARLEP est passée concernant la pastorale des vocations. Je crois que nous avons vécu ces étapes et que nous sommes encore en train de les vivre dans l'Institut. Cela ne veut pas dire qu'une étape élimine l'autre, car elles peuvent être présentes simultanément ou l'une d'elles peut prédominer, mais il me semble que nous devons tous nous orienter sur le dernier modèle qui correspond à la réalité vécue dans l'Institut aujourd'hui.

### **1. Le recrutement des vocations**

C'était le modèle du temps où nous vivions une période d'abondance. Les maisons de formation regorgeaient de candidats et les sujets commençaient leur formation dès leur jeune âge. Il n'y avait pas, à proprement parler, une pastorale des vocations, mais plutôt un ou plusieurs *recruteurs*. Cette étape a permis l'ouverture de nouvelles œuvres et l'envoi de missionnaires dans plusieurs parties du monde. Toutefois, dans le cadre de cette Église de *chrétienté*, comme Frères, nous nous sentions puissants, en possession d'une vocation privilégiée pour la perfection et nous vivions assez enfermés dans nos propres projets et dans nos œuvres à l'intérieur desquelles les laïcs étaient nos employés.

Le Père Cencini signale une équivoque de cette époque d'abondance : *Si aujourd'hui le problème est que tous ceux qui devraient ou pourraient entrer ne le font pas, c'était tout le contraire autrefois : ce n'est pas tous ceux qui sont entrés en cette période qui auraient dû entrer...* Vatican II proposa un changement et une purification nécessaire. Des éléments positifs de ce modèle ont été gardés dans quelques districts, par exemple, des maisons pour aspirants – jeunes adultes – d'un style ouvert, étape considérée non comme faisant partie de la formation initiale, mais plutôt de la pastorale des vocations.

### **2. Pastorale des jeunes et pastorale des vocations**

C'est le modèle que nous vivons présentement dans plusieurs districts. On ne peut parler de pastorale des vocations que dans le cadre d'une pastorale des jeunes. Il s'agit d'un saut qualitatif par rapport au modèle antérieur. La pastorale des vocations « *constitue une partie inséparable, et cependant particulière, de la pastorale des jeunes. Celle-ci, pour être authentique, doit s'orienter dès le début vers la vocation, proposant d'une manière progressive l'option pour le Christ au sein de l'Église, et promouvant les ministères, les services et les charismes qui assurent le développement de la communauté chrétienne.* » (Guide de la Formation, n° 59). La pastorale des jeunes tient compte des quatre dimensions de l'initiation chrétienne qui sont également fondamentales à toute vocation : la connaissance du mystère du Christ, un style de vie évangélique, une initiation à la prière et à la vie sacramentelle ainsi qu'une initiation à l'engagement apostolique.

Cette pastorale se situe dans une Église Peuple de Dieu au sein de laquelle toutes les vocations sont estimées et complémentaires et où tous sont appelés à la sainteté. Ce modèle peut se lire de deux manières. Pour certains, la pastorale des jeunes est une stratégie pour obtenir des vocations de Frères. Pour d'autres, et ce doit être ainsi, elle est un moyen pour aider chaque jeune à trouver sa propre vocation au service de l'Église et pour le salut du monde.

### **3. Mission partagée et association**

Ce modèle n'annule d'aucune façon la pastorale des jeunes, mais l'intègre dans le nouveau contexte que vit aujourd'hui l'Institut. Nous sommes invités à réaliser une pastorale des vocations en fonction de la mission partagée. Le plus important est d'assurer la poursuite de la mission et la continuation du charisme lasallien, celui-ci étant un instrument de salut pour les jeunes, et surtout pour ceux qui en sont éloignés.

Je crois qu'il vaut la peine de citer l'une des réflexions du dernier Chapitre du district de France sur ce sujet : « *L'association Frères-Laïcs dans le district de France nous paraît être aujourd'hui une nécessité et une chance. Une nécessité parce qu'elle assure le devenir et la fécondité de la mission lasallienne avec les jeunes ; une chance pour les Laïcs, cela leur permettant de vivre un dynamisme humain, spirituel et ecclésial, et de recevoir un patrimoine éducatif pour le service des pauvres. Une chance pour les Frères, parce qu'ils peuvent percevoir l'originalité de leur vocation, ainsi que la richesse et la force du vœu d'association. Une chance pour les jeunes qui recevront, dans leur éducation, des témoignages différents qui les aideront à se former, à mûrir et à trouver leur chemin.* » (Chapitre du district de France, 2002, Commission C, Préambule).

Nous avons vécu certainement un processus qui me paraît sans retour. Nous sommes passés d'une pastorale des vocations qui dépendait presque exclusivement du recruteur à une pastorale des

vocations insérée dans une pastorale des jeunes dont les responsables étaient presque exclusivement des Frères et aujourd'hui, nous sommes en train de vivre une pastorale des vocations comme une mission partagée dans laquelle, Frères et Laïcs, à partir chacun de sa vocation propre, nous désirons vivre ensemble le charisme lasallien pour le bien des jeunes.

La présence, dans notre rencontre, d'un nombre significatif de laïcs et de jeunes manifeste cette nouvelle orientation de la pastorale des vocations. Dans les réflexions qui suivent, je vais me référer fondamentalement à la vocation du Frère, mais je trouve merveilleux de pouvoir constater comment aujourd'hui les laïcs lasalliens sont disposés à travailler avec nous afin que nous puissions toujours compter sur un grand nombre de Frères qui, « *en communion avec ceux qui les ont précédés, continuent à répondre avec un zèle ardent aux appels du Seigneur, de l'Église et du monde, afin de procurer la gloire de Dieu.* » (Règle 149).

## **VERS UN NOUVEAU MODÈLE DE PASTORALE DES VOCATIONS : « *Du vin nouveau dans des outres neuves* » (Matthieu 9, 17)**

Nous pouvons considérer la chute du mur de Berlin et le 11 septembre 2001 comme la fin d'un mythe apparemment intouchable. Les grandes idéologies et les grandes puissances ont cependant leur talon d'Achille et, aujourd'hui, les gens – surtout les jeunes – vivent une culture de la limite, sous l'influence du caractère provisoire de tout projet.

De nos jours, nous ne pouvons pas simplement répéter ; nous devons inventer de nouveaux modèles de pastorale des vocations. Comme je le rappelais dans la Lettre pastorale sur la vocation du Frère, nous devons aujourd'hui faire un saut qualitatif. « *Il est temps que nous passions de la 'pathologie de la fatigue' et de la résignation, qui se justifie en attribuant à l'actuelle génération des jeunes la cause unique de la crise des vocations, au courage de se poser les questions pertinentes et de voir les erreurs et les fautes éventuelles afin d'arriver à un élan nouveau, ardent et créateur de*

*témoignage.* » (Nouvelles vocations pour une nouvelle Europe, 13).

Ce que nous devons changer en premier, c'est le jugement que nous portons sur les jeunes. Nous considérons ceux-ci très souvent comme les premiers responsables du problème en disant qu'ils appartiennent à une génération égoïste et qu'ils n'ont pas la volonté de s'engager. Quand un jeune fait face à un problème au sein de sa famille, il est facile de proposer comme remède une thérapie individuelle. Mais nous sommes aujourd'hui conscients qu'il faut voir le panorama dans son entier et considérer toute la famille, ou tout « le système », pour trouver le remède. Son problème peut être le reflet de ce qui se passe dans le milieu familial. Le comportement de l'adolescent peut être un symptôme, une indication qu'il faille changer tout cet environnement familial. (Cf. Frère Peter Cantwell, o.f.m.)

En parlant de pastorale des vocations, nous nous référons à une réalité où chaque Frère, chaque Associé, chaque communauté, chaque œuvre, le District, la Région font partie d'un « système » que nous ne pouvons ignorer ou négliger. En premier lieu, nous devrions nous demander : Qu'offrons-nous aujourd'hui aux jeunes ? Et nous demander avec sincérité si cela vaut réellement la peine. Notre témoignage personnel et communautaire est le préalable dont nous devons tenir compte et qu'il nous faut réviser. Croire en notre propre vocation et la vivre avec authenticité malgré nos incohérences, cela ne peut être remplacé par des méthodologies ou des stratégies. Il s'agit d'une communauté aux portes ouvertes où on partage les rêves, la vie, les questionnements et les faiblesses.

La vocation est une semence très délicate. Comme toute semence, elle a besoin d'eau et de nourriture, spécialement dans les premiers jours. Le milieu communautaire dans lequel grandit une vocation a un impact décisif sur son développement. Une vocation ne s'apprend pas, elle s'acquiert. Dans un article récent, un jeune mentionne que « *certainement, une vraie amitié avec un religieux est plus précieuse pour le*

*discernement que cent religieux qui me demanderaient si je suis intéressé à leur congrégation... C'est très important que les communautés religieuses entretiennent l'amitié avec nous, parce que cela nourrit la croissance dans la foi et l'engagement avec Dieu. »* (Matthew T. Eggemeier, *Generation X and Religious Life : A Personal View*, dans *Review for Religious*, 59, 5, p. 4-5).

Dans le passé, les piliers de la personnalité et de la formation humaine et chrétienne se construisaient à l'intérieur de la famille ; l'école et la paroisse édifiaient à partir d'une base solide. Il existait un unique système de référence morale et religieuse ; les modèles de référence (parents, amis, professeurs, éducateurs...) fonctionnaient avec ce système et, ensemble, ils offraient un message polyphonique et harmonieux. De nos jours, le pluralisme nous met face à des systèmes de références multiples et parfois même opposés. (Cf. *Les jeunes face à la responsabilité du choix d'une vocation*, Ima Siviglia Sanmartino, professeur d'Anthropologie à la Faculté de théologie de Palerme).

## **UNE PASTORALE DES VOCATIONS POUR AUJOURD'HUI : « Voici que moi je vais faire du neuf qui déjà bourgeoonne ; ne le reconnaitrez-vous pas ? » (Isaïe 43, 19)**

Je crois qu'il est utile de signaler quelques-unes des caractéristiques qui marquent aujourd'hui les jeunes de manière spéciale, et que nous devons tenir compte du moment propice pour une proposition de vocation. Je suis d'accord, sur ce point, avec le Père franciscain australien Peter Cantwell, dans un article intitulé : *Pourquoi les jeunes frères s'en vont-ils ?*

### **Le passage d'un monde du « travail » à un monde de la « relation »**

Le jeune (cité auparavant) insiste sur ce besoin des jeunes de sa génération : « *Un des traits les plus communs de la génération X est son grand sentiment de solitude et son désir de compagnons*

*stables... Nous, de la génération X, nous nous rendons partout où nous sommes accueillis et où nous rencontrons l'amitié.* » (Eggemeier, op. cit., p. 3)

### **Recherche de l'expérience communautaire**

Aujourd'hui plus que dans les générations antérieures, les jeunes satisfont leur besoin d'identité en appartenant à un groupe. Aussi le jeune fait-il remarquer que, pour lui, « *la vie religieuse a ceci de particulier qu'elle procure l'avantage de vivre des expériences quotidiennes de vie communautaire favorisant une croissance spirituelle difficile à trouver en soi-même.* »

(Eggemeier, op. cit., p. 2-3). Les jeunes adultes ne cherchent pas la vie communautaire comme un choix commode. « *Nous ne cherchons pas la communauté simplement pour notre commodité ou pour un quelconque sentiment de sécurité. Ce que nous cherchons, c'est une vie communautaire exigeante qui nous provoque à servir Dieu et les autres et qui soit une aide nous permettant de nous dépasser pour le service de Dieu à travers la prière et le travail.* » (Eggemeier, op. cit. 6).

### **Soif de plénitude spirituelle**

Les jeunes cherchent une spiritualité bâtie sur la totalité de l'humain. Pour eux, être « pleinement spirituels », c'est « être pleinement humains ». Ils expérimentent souvent que la vie de l'Église, en général, est un désert spirituel. « *Ceux de la génération X sont connus pour leur grande soif spirituelle... Quand cette soif profonde d'un sens religieux n'a pas été satisfaite dans la pratique religieuse de la famille, plusieurs d'entre nous avons regardé en dehors de la famille traditionnelle pour entrer en contact avec une transcendance à laquelle nous aspirons.* » (Eggemeier, op. cit., p. 2)

### **Authenticité avant tout**

Aujourd'hui les jeunes adultes sont très sensibles à ce qui est authentique : le médium est le message. « *Les religieux ont besoin de se présenter comme des personnes qui, par leur décision propre, ont trouvé immensément de profit dans leur vocation et y ont trouvé la paix, la mission, l'amour et la passion pour l'évangile et pour Dieu.* » (Eggemeier, op. cit., p. 5) La culture des jeunes accorde peu de temps à ce qui est faux,

à la représentation superficielle qui ne vient pas du cœur et ils sont très sensibles à tout écart entre ce que nous leur demandons de croire et ce qu'ils observent dans nos vies.

### **Pauvres, Justice et Paix : le défi du nouveau millénaire**

Malgré certaines apparences qui pourraient nous faire penser le contraire, les jeunes d'aujourd'hui, comme ceux de toujours, sont particulièrement sensibles aux besoins des pauvres et des exclus de nos sociétés. En ce qui nous concerne, offrir aux jeunes de pouvoir s'engager dans un service éducatif et évangéliste des pauvres n'est pas une simple stratégie, bien que cela corresponde à une finalité essentielle de notre Institut. Si nous faisons de la défense des droits de l'enfant la marque de commerce de notre famille lasallienne ; si nous sommes attentifs aux nouvelles formes de pauvreté du monde des jeunes ; si nous aidons les jeunes qui sont angoissés face à un avenir incertain, plongés dans un monde devenu technique, exposés à l'impérialisme du sexe et de la drogue, tentés par l'individualisme et tout ce qui touche leur identité, à sortir d'eux-mêmes en donnant généreusement leur vie pour le service d'autrui - surtout celui des jeunes les plus pauvres et les plus à risque -, sûrement, alors, nous attirerons d'autres jeunes désireux de s'unir à nous pour répondre à ces défis. Les projets qui, aujourd'hui, mettent en avant la lutte pour la justice, la recherche de la paix, la défense de l'environnement incitent de nombreux jeunes à s'engager dans divers types de volontariat ou de bénévolat. Nous pouvons nous demander si ces jeunes trouvent chez nous une possibilité de répondre à leurs désirs de créer un monde meilleur.

### **POUVOIR D'ATTRACTION : « Je te suivrai partout où tu iras. » (Luc 9, 57)**

Sœur Catherine Vertrand, SSND, dans un article publié dans *HORIZON*, automne 2001, et intitulé : What does it take to attract and sustain new members to religious communities ? (Que faut-il pour attirer et encourager de nouveaux membres dans les communautés religieuses ?), nous présente une série d'éléments qui attirent les

jeunes, aujourd'hui, vers une vocation à la vie religieuse. Je ferai un bref commentaire personnel, en termes lasalliens, de quelques-uns de ces éléments susceptibles de nous aider à évaluer jusqu'à quel point nous sommes un groupe attirant pour les jeunes d'aujourd'hui.

## 1. La qualité de la vie communautaire

Face à une famille souvent désintégrée, les jeunes cherchent un groupe de référence et désirent une communauté qui puisse accompagner leur cheminement, partager leurs rêves et leurs projets, disposer de moments de gratuité et comprendre leurs faiblesses. Une communauté dans laquelle la croissance humaine et religieuse de chacun est une priorité et où l'individualisme cède la place à la solidarité et à la recherche du bien commun. Une communauté qui facilite une rencontre en profondeur avec Dieu et où l'on partage cette expérience. Une communauté « *par laquelle on se sait reconnu, soutenu et envoyé.* » (Règle, 16)

## 2. La clarté sur la nature et le but de la mission

Notre mission est de construire le Règne de Dieu et c'est ici que nous devons situer notre mission d'éducation chrétienne des pauvres. Une mission que nous devons exprimer en termes de fantaisie et de risque vécus avec passion, espérance, foi et zèle ardent, et non comme un fatigant effort pour maintenir des œuvres et des institutions. Une mission où les jeunes doivent avoir la possibilité d'apporter des idées et des projets et non seulement être les héritiers d'un passé.

Nous devons offrir aux jeunes une mission attrayante et non une perspective de maintien des structures. « *La mission signifie ne pas exister pour soi, mais pour la vie du monde, pour les pauvres, pour un règne de justice et de paix, pour Dieu qui, en Jésus Christ, « est sorti de lui-même » et s'est livré au monde.* » (Herman Schalück, OFM)

## 3. Une identité corporative

En termes lasalliens, nous parlons d'*association*. La première association et la plus importante, c'est celle avec les membres de notre communauté locale, puis avec les frères du district avec qui nous partageons nos rêves et nos recherches. Communauté qui nous fait vivre l'identité et l'appartenance, sentiments dont les

jeunes ont tant besoin aujourd'hui. Communauté avec un projet partagé. Les membres de la génération du millénaire sont des *joueurs d'équipe* et désirent travailler en groupe avec d'autres, d'une façon à rendre publics le témoignage de vie et la mission commune. Association qui aujourd'hui s'ouvre aux laïcs qui partagent avec nous le même charisme, mais à partir de leur propre vocation et dans une perspective de formes nouvelles et attrayantes.

## 4. Sentiment d'intégrité dans la façon de vivre la vie consacrée

Les jeunes désirent rencontrer des personnes consacrées authentiques et fidèles à leurs engagements. Ils ne prétendent pas trouver chez nous la perfection, mais l'honnêteté et la cohérence de personnes qui sont conscientes de leur propre vulnérabilité. Nous devons témoigner en vivant nos cinq vœux comme un appel à la liberté en vue d'une vie pleine et heureuse, comme un chemin de sagesse qui nous aide à maîtriser nos pulsions intérieures et nous rend libres.

Nous devons rendre visible l'aspect prophétique et contestataire de notre consécration, avec ses trois dimensions de dénonciation, de renonciation et d'annonce. Il s'agit d'options fondamentales qui s'opposent aux idoles du système : l'argent, le pouvoir et le sexe. Nous optons pour la personne, surtout pour celle des jeunes dont la dignité n'est pas reconnue. Nous optons pour le service de tous, particulièrement dans des projets qui cherchent, par le biais de l'éducation, à répondre aux besoins des nombreux jeunes qui continuent à être exclus des avantages offerts aujourd'hui par la société. Nous optons pour l'amour, un amour certes universel, mais plus intense s'il est orienté vers les jeunes qui ne sont pas aimés.

## 5. Réponse aux besoins urgents

Nous devons être conscients que la mission est partie intégrante et essentielle de l'identité. Paul VI affirmait que « *la mission est l'identité la plus profonde de l'être de l'Église* » (*Evangelii nuntiandi 14*) ; nous ne pouvons offrir aux jeunes

uniquement une réponse à leurs inquiétudes spirituelles, nous devons les ouvrir aux besoins urgents du monde globalisé d'aujourd'hui. Comme le Fondateur qui était toujours attentif aux besoins et se laissait saisir par les situations qui se présentaient (Règle, 1, 11).

Si la vie religieuse, et la nôtre en particulier, est née à la frontière, ne sommes-nous pas trop au centre aujourd'hui ? Je crois que les jeunes attendent de nous des réponses plus radicales et plus créatives qui aillent bien au-delà de l'excellence académique et qui soient capables de créer des espaces de qualité de vie, des réponses qui affichent clairement notre caractère chrétien et qui fassent la promotion des changements sociaux dont notre monde a besoin.

## 6. Jésus Christ comme centre

Une romancière italienne connue, Susana Tamaro, a écrit un livre intitulé : *Va dove te porta il cuore ! (Va où te porte ton cœur !)* C'est une relecture de l'adage de saint Augustin : *Aime et fais ce que tu veux !* Il ne s'agit certes pas de favoriser, chez les jeunes, une spontanéité émotive ou un instinct sauvage, mais plutôt de faire en sorte qu'ils se sentent poussés intérieurement par l'*enchantement* de quelqu'un qui transforme peu à peu, chaque fois davantage, le centre de leur vie.

## CONCLUSION : « *Demandez au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson* » (Luc 10, 2)

Seigneur Jésus, merci pour ton appel à faire advenir ton Règne par le moyen du charisme lasallien. Ouvre notre cœur à l'espérance et aide-nous à comprendre le moment privilégié que nous vivons aujourd'hui. Fais que, ensemble, Frères et Laïcs, nous soyons capables de continuer, avec une foi profonde et un zèle ardent, l'œuvre entreprise par notre Fondateur, saint Jean-Baptiste de La Salle, en faveur des jeunes et particulièrement de ceux d'entre eux qui ont le plus besoin de nous.

Une des caractéristiques de la spiritualité lasallienne est son christocentrisme. Le Fondateur a sans doute hérité cela de l'École de spiritualité française du XVII<sup>e</sup> siècle. Au Séminaire de St-Sulpice où le Fondateur passa 18 mois, le Directoire spirituel mentionnait ceci comme principal objectif : *L'objectif premier et définitif de cet Institut est de vivre totalement pour Dieu dans le Christ Jésus Notre Seigneur, de sorte que l'intérieur de son Fils pénètre au plus intime de notre cœur et permette à chacun de dire avec confiance ce que saint Paul affirmait en parlant de lui-même : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Galates 2, 20). Tous auront comme unique espérance et unique pensée, et aussi comme unique exercice de vivre intérieurement de la vie du Christ et de la manifester par des actes en notre corps mortel.*

Le Fondateur nous invite, en effet, à vivre selon l'esprit de Jésus. Cela signifie de nous laisser imprégner des valeurs, des attitudes, des critères, des préférences de Jésus. Faire en sorte de centrer notre vie sur la personne, sur le projet et sur les actions de Jésus. C'est cela que les jeunes doivent trouver en nous et que nous devons leur offrir.

Donne-nous de nombreuses vocations qui répondent davantage aux nouvelles formes annonçant un avenir prometteur plutôt qu'à une vision dans la continuité des formes actuelles. Fais, Seigneur, que nous ne nous préoccupions pas de façon excessive de notre survie, mais que nous déployions tous nos efforts, avec ta grâce, pour continuer à être des instruments de salut pour le monde. ○

## Pour un instant, je retourne à Guadalajara...

Caroline St-Jacques

**L**e congrès vocationnel de Guadalajara a été, pour moi, une expérience inoubliable. Avant de vous parler des idées qui me sont restées, laissez-moi vous partager les images et souvenirs qui me reviennent en mémoire lorsque je pense à cette belle semaine de juillet...

En pensant à ce voyage, je vois tout d'abord les jeunes de notre groupe : Jonathan, Philippe, Lucas, Mathieu et Étienne qui jouent au frisbee en riant. Je suis émerveillée à la fois par leur joie de vivre et par l'énergie qu'ils insufflent à notre rencontre. Après avoir discuté de façon intense et profonde de vocation, de mission, d'évangélisation, les jeunes (et certains moins jeunes !) ressentent le besoin d'agir, de rire, de fraterniser. Bientôt, d'autres participants se mettent aussi à jouer et à s'amuser. Le bonheur de vivre est contagieux. « Voyez comme ils s'aiment, voyez leur bonheur », me disais-je en me rappelant que cette volonté d'agir me parle beaucoup des besoins des jeunes d'aujourd'hui.

La deuxième image qui me vient est celle du « père » Gilles Routhier (surnommé affectueusement Gelles), discutant avec Lucas, le plus jeune participant du congrès. Je sens la complicité qui anime cet échange et je me dis que c'est merveilleux de voir un prof d'université écouter et parler le plus simplement du monde avec un adolescent vif et désireux d'apprendre. Je me dis alors que les jeunes ont besoin, pour découvrir leur vocation, de support et d'encouragement d'adultes intéressants et signifiants. Je me dis aussi que les jeunes ont besoin de modèles qu'ils peuvent observer en se disant en eux-mêmes : « J'aimerais donc être comme lui... ». Éduquer à la vocation, ça commence comme cela, selon moi.

Dans mon voyage intérieur vers le Mexique, je me vois aussi assise à une très belle table, accueillante, colorée et remplie de nourriture exotique. Je me vois aussi entourée de personnes brillantes et profondes. Je me sens privilégiée de parler d'un bon film avec le frère Michael, d'une école St-Miguel avec le frère Larry, de la psychologie des jeunes avec ces deux derniers et le frère André. Je me dis alors que suis très chanceuse d'avoir accès à autant de richesse humaine. Je ne connais pas nécessairement bien toutes les personnes avec lesquelles je discute, mais je sais qu'une belle chose nous rassemble : nous sommes membres de la grande famille lasallienne. Ce congrès confirme ma conviction profonde que je dois tout mettre en œuvre pour que cette flamme continue de brûler en moi et autour de moi.

La  
Vocation  
surgit  
de la  
mission

Après avoir vu ces beaux moments défiler dans ma tête, je me demande ce qui me reste comme idée principale. La réponse me vient assez facilement. Après avoir entendu nombre d'interventions inspirantes, je retiens surtout une grande idée : la vocation surgit de la mission. Les jeunes auront le goût de s'engager dans des chemins de foi si celle-ci est tout d'abord enracinée dans le service des plus pauvres qu'eux.

Voilà ce que je retiens, l'idée et les images qui me sont restées de ces glorieuses journées de soleil et de sourires mexicains. Après avoir été témoin de belles rencontres, de plaisirs simples partagés, d'éclosion de feux d'artifice, de témoignages éclairants, je peux dire que la rencontre de Guadalajara m'a permis d'affermir mon désir de transmettre aux jeunes mon goût de l'engagement en faveur des plus défavorisés de notre société et cela ensemble et par association avec des personnes qui partagent profondément cet intérêt, aujourd'hui... et à jamais!

# « Les vocations naissent des besoins des jeunes. Notre tradition lasallienne. »

Frère Claude Reinhardt, FSC  
Conseiller général

J'ai conscience de la variété de nos origines, de nos histoires personnelles et de nos cultures : pays, langues, histoires nationales, façons de vivre l'Église. Cela rend difficile une parole générale qui puisse intéresser tout le monde. D'autant plus que le thème qu'on m'a demandé de traiter comprend plusieurs « sous-thèmes » qui mériteraient à eux seuls des heures entières. Jugez vous-mêmes : les questions qu'on m'a posées sont les suivantes : « Les besoins des jeunes d'aujourd'hui : a-t-on besoin de Frères aujourd'hui, dans l'association avec les Laïcs ? Quelle est l'identité du Frère dans l'association ? Quel est le rôle du Frère dans le service des pauvres ? Quelles peuvent être les caractéristiques du Frère de demain ? Promotion des vocations et communauté éducative. »

Nous sommes en Amérique et je suis Européen, de nationalité française. Mes voyages, mes lectures, et les visites faites à diverses régions du monde ces quatre dernières années m'ont fait découvrir des situations diverses et des personnes passionnantes, mais il est vrai que c'est surtout l'Europe que je connais. Merci d'être attentifs à une voix européenne.

## LES BESOINS DES JEUNES AUJOURD'HUI

### 1.1 « Dieu entre nous »

L'équipe d'organisation m'a demandé de parler du thème suivant : « *les vocations naissent des besoins des jeunes* ». Autrement dit : « *la vocation surgit quand on a conscience des besoins des jeunes* ». C'est une affirmation que je crois vraie et fautive à la fois, ou plutôt vraie mais incomplète. Ce que les adultes appellent « les besoins des jeunes » peut en effet interroger et provoquer à l'engagement, mais ce n'est pas parce que les besoins sont nombreux qu'on s'engage dans la vie religieuse... On peut très bien s'engager dans une organisation humanitaire ou dans la politique... **Alors, d'où vient une vocation ? Comment naît une vocation ?**

Pour parler de « naissance » d'une vocation ou des « naissances » successives d'une vocation, de notre vocation, quelle qu'elle soit, il est plus utile de regarder ces moments de nos vies où nous rencontrons d'autres personnes (avec une certaine profondeur, bien sûr), ces moments où nos histoires personnelles se croisent : les moments où

nous prenons conscience que Dieu est à l'œuvre dans notre histoire personnelle et dans ces rencontres privilégiées. Comme disait le théologien parisien Guy Lafon : « Dieu est en nous, certes, mais Dieu est surtout **entre** nous ! » Il y a des moments dans la vie qui vous déstabilisent, qui vous troublent, vous désorientent et vous réorientent...

Le 43<sup>e</sup> Chapitre Général des Frères de l'année 2000 a parlé des **besoins des jeunes** et donc de ce que les Frères perçoivent comme des « urgences éducatives ». C'est intéressant, ça peut indiquer des pistes d'action. Mais au lieu de vous répéter la liste interminable et bien connue des « besoins des jeunes » et des besoins des pauvres, écoutez l'histoire de quatre personnages. Je les ai inventés bien sûr, mais sur la base de plusieurs histoires vraies.

### 1.2 Trois jeunes aux besoins différents

Mon premier personnage s'appelle **Youssef**... Youssef est un jeune chrétien de 16 ans dans un village de Haute Égypte. C'est un gros village à

population chrétienne, ce qui est rare dans un pays à majorité musulmane. Mais cela explique que les autorités scolaires du pays aient négligé cette région. Il y a quinze ans, il n'y avait pas d'école. Aujourd'hui, grâce à des associations chrétiennes et des aides en personnel et en finances venues de l'extérieur, on peut recevoir une formation primaire et moyenne. Les parents de Youssef sont de petits et pauvres paysans : un peu de culture, une vache plutôt maigre, un âne et des poules. Comme la majorité des maisons du village, celle de Youssef est en brique vulgaire et le sol en terre battue. Beaucoup de personnes au village, à commencer par les parents de Youssef, sont analphabètes. Chrétiens coptes orthodoxes pour la plupart, les familles ont une pratique traditionnelle, basée sur le catéchisme appris par cœur et les liturgies longues mais participatives : ici, on sait par cœur beaucoup de psaumes, des oraisons, des cantiques qui suivent le calendrier liturgique. Youssef, comme ses copains, voit passer sur le Nil les beaux bateaux de croisière. Des Européens et des Américains font en effet des croisières sur le Nil, du Sud au Nord, en remontant vers l'embouchure. Ils s'arrêtent pour visiter les pyramides et autres musées qui font rêver de civilisations anciennes. Youssef, lui, voit surtout qu'après quelques années d'école, il n'y a plus de formation possible dans sa région. On ne meurt pas de faim, mais les revenus sont tellement faibles qu'il y a peu d'espoirs d'améliorer de façon solide sa condition, et les grandes villes, à commencer par le Caire, la capitale, ont leurs millions de pauvres. Heureusement pour lui, Youssef sait lire et a même appris assez d'anglais pour lire quelques articles de journaux. Récemment il a appris les expressions suivantes : « autosuffisance » et « dettes des pays pauvres ». Il a cherché dans un dictionnaire et demandé à un de ses professeurs s'il avait bien compris. Oui, des pays riches demandaient au sien et à d'autres pays plus pauvres encore d'être autosuffisants et de rembourser leurs dettes. Youssef se demande bien comment cela va pouvoir se faire, quand il voit les prix de vente dérisoires de leurs produits agricoles et la formation si faible de beaucoup de jeunes du pays. Mais il est croyant : « Inch' Allah » à la grâce de Dieu.

On voit quels peuvent être les besoins et les espoirs de Youssef.

**Pedro** a dix-huit ans. Il est du centre de l'Espagne. Il est né dans une famille simple mais sans difficulté financière d'une zone rurale. Il a la chance d'avoir une famille très unie : des parents très attentifs et qui aiment leurs quatre enfants. Les grands-parents, les oncles, tantes et cousins ne sont pas loin. On se réunit régulièrement des journées entières à l'occasion des anniversaires, des grandes fêtes du calendrier catholique. On est catholique dans la région, on pratique encore régulièrement. Le soleil du printemps favorise les belles célébrations qui s'enchaînent à cette saison : Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu, entre lesquelles viennent se glisser, selon les villages, les premières communions, la confirmation, les baptêmes des petits-cousins... Pedro vient de terminer son lycée et commence les études universitaires dans une grande ville.

C'est un jeune homme de son temps. Il n'est pas naïf, il sait bien comment vivent d'autres jeunes qui n'ont pas tous eu la chance d'avoir une famille unie et solide, dans un milieu cohérent et encore assez protecteur. Maintenant, c'est le logement à la cité universitaire, les invitations des copains et copines le soir, des fêtes étudiantes où on consomme un peu trop d'alcool, quelques copines qui s'approchent de lui... La pratique du dimanche ne lui dit plus grand-chose : des messes froides du dimanche matin, entouré de gens surtout âgés qu'on ne connaît pas... Pedro n'a personne pour partager ses sentiments sur ces sujets et ces changements dans sa vie, il est seul. Les dimanches où il ne peut pas retourner en famille sont les pires moments en fin de semaine.

On perçoit sans peine les besoins et les espoirs de Pedro à ce moment de sa vie.

**Günther** est allemand, il a seize ans et habite à Dresden, dans l'ancienne Allemagne de l'Est. Il n'avait qu'un an quand le mur de Berlin est tombé et que la réunification des deux Allemagnes s'est faite. Ses parents, nés après la seconde guerre mondiale, n'ont pas connu le temps d'avant la

guerre, le temps où les religions se pratiquaient librement. Il y avait une minorité juive et deux grands groupes : protestants et catholiques. C'était cependant un catholicisme plus discret que le catholicisme baroque du sud de l'Allemagne.

À Dresden où habite Günther, comme dans toute l'Allemagne de l'Est, l'isolement économique et intellectuel, le Régime communiste et la propagande marxiste pendant plus de quarante ans ont réduit à un pourcentage ridicule le nombre des courageux « pratiquants » de leur religion. Un athéisme profond s'est installé. Les célébrations patriotiques et sportives ont remplacé les fêtes chrétiennes et marquent les étapes de la vie. Des théologiens de l'ouest pensent et écrivent qu'il doit bien y avoir « au fond des âmes » une quête, une soif de Dieu... Mais les gens de ce pays, et aussi des prêtres et des pasteurs d'aujourd'hui qui connaissent la situation disent que des années de marxisme ont tué le sentiment religieux chez beaucoup et que la « question religieuse » n'a pas d'intérêt. Les parents de Günther eux aussi sont athées et ont été élevés dans l'ignorance totale de la religion. Cependant, depuis l'ouverture du pays et les contacts retrouvés avec l'ouest, un ancien collège jésuite a réouvert ses portes dans la ville.

Le vieux bâtiment a été restitué à la Compagnie de Jésus qui en a construit un nouveau, beau et accueillant. Les parents de Günther veulent qu'il reçoive une autre éducation, une éducation nouvelle, ouverte à tout l'héritage culturel, philosophique et spirituel européen. Günther et ses parents ont été accueillis ensemble le jour de la rentrée des classes. Même les parents non croyants ont été invités à participer à une « liturgie de la Parole ». Ils ont donné leurs impressions : « respect, chaleur humaine, mots choisis pour chacun, et une Parole dite « de Dieu », venue d'ailleurs, jamais entendue. » Günther sent que ses parents ont fait le bon choix. Confusément encore, il attend et espère... sans trop savoir quoi.

On peut deviner assez facilement ce qu'attend Günther.

Après Youssef, Pedro et Günther, je veux vous présenter un quatrième personnage pour illustrer les besoins des jeunes aujourd'hui. Mais ce personnage a un autre type de besoin, son histoire et son cheminement le conduisent à attendre un autre type de réponse.

## 2. LES JEUNES APPELABLES AUJOURD'HUI À UNE VOCATION PARTICULIÈRE : BESOINS ET ATTENTES

### 2.1 Un jeune homme riche

Mon quatrième et dernier personnage s'appelle **Tanguy**, il est Français, Breton, mais il pourrait être d'un autre pays riche, développé et libéral de l'ouest...

Son père est médecin, sa mère professeur. De bons salaires, une belle maison, un milieu cultivé et bourgeois. À part quelques événements de famille, on ne met jamais les pieds à l'église. Les parents sont ce qu'on appelle en français des « soixante-huitards » : ils étaient étudiants à l'université en 1968 et dans les années qui suivirent, ils ont manifesté pour plus de liberté et de justice sociale... aujourd'hui ils ont bien gardé

quelques idées « à gauche », mais ils sont des privilégiés. On s'est libéré aussi du « pouvoir » et de l'influence des « curés ». Tanguy a donc été élevé sans lien réel avec l'Église, et sans connaissance particulière de ce qu'est la religion catholique. Cela ne lui manque pas. Il réussit très bien son baccalauréat, il est musicien et sportif, intelligent, il commence ses études universitaires. Il est maintenant dans une grande ville à 150 kilomètres de la sienne. Tout lui réussit : les études, le sport, les filles. Enfant de parents libéraux, il est lui-même très libéral et rejette la vieille morale bourgeoise qu'il n'a d'ailleurs jamais connue. Il connaît cependant quelques désillusions et déceptions en amitié et en amour. Il est désabusé, mais pas encore cynique. Un jour,

il se rend à une exposition des associations de la ville, il cherche une association sportive et tombe sur une association de jeunes lasalliens. De quoi s'agit-il ? Il parle, s'informe, se laisse inviter à une soirée et, tout en se disant non intéressé par la religion, il accepte de participer à un « camp mission » en Afrique l'été suivant. Il n'y va pas pour des motifs religieux. Il sait qu'il va rendre service mais n'y va pas pour des motifs humanitaires non plus. Il n'a pas été éduqué à la générosité. Il y va pour savoir s'il sera capable de bien vivre dans des conditions moins confortables que celles qu'il a toujours connues... cela fera une réussite de plus à son palmarès. À son retour, il est transformé. Il est sorti de son monde, il a rencontré des pauvres, il a rencontré d'autres jeunes, il a rencontré des croyants. Certains parmi eux vivent depuis longtemps en Afrique, célibataires, en communautés. À son retour, il s'aperçoit qu'il y en a aussi dans son pays, chez lui. Ils sont membres d'un même réseau, d'un même « Institut », comme ils disent... Tanguy découvre la foi. Le baptême de son enfance était resté sans effet apparent. Ses copains du groupe lasallien, des Frères des écoles chrétiennes, un prêtre l'accompagnent jusqu'à la confirmation. Ses parents n'y comprennent plus rien. Il va aux Journées Mondiales de la Jeunesse à Paris en 1997. Il entend Jean-Paul II commenter l'Évangile du jeune homme riche qui détourne son regard de Jésus et repart tout triste car il a beaucoup de biens. Tanguy est touché au cœur. Il comprend que Dieu l'appelle à engager toute sa vie pour lui, dans un service des autres. Dans l'enthousiasme de sa jeunesse et d'une foi retrouvée, il voudrait une communauté qui ait toutes les qualités :

- prière et contemplation, **et aussi** engagement social et professionnel,
- identité et visibilité de la communauté **et aussi** proximité avec les gens,
- mobilité et disponibilité pour le service **et aussi** communauté où on partage vraiment comme des frères,
- vrai service de la société **et aussi** vraie mission d'Église.

Il reste à Tanguy à trouver celui ou celle, ou le signe qui va l'aider à discerner et découvrir

comment il peut s'engager à son tour.

À partir de l'exemple de Tanguy et de témoignages de jeunes dans sa situation, en 2004, dans l'ouest de l'Europe, posons la question suivante et donnons quelques éléments de réponse :

## 2.2 Quels éléments peuvent attirer des jeunes dans une communauté, dans un Institut, aujourd'hui ?

**Pouvoir distinguer une lumière** sur le marché des idéologies, des idées, des religions, des modes de vie...

Souvent les « adultes », comme on dit, ont du mal à comprendre que les jeunes, ceux qui ont entre 15 et 30 ans aujourd'hui, sont nés après les années de contestation sociale, politique et religieuse, ils sont nés aussi après le Concile Vatican II. Ils sont de la civilisation de l'internet, de l'information immédiate, de la circulation de toutes les idées mises sur le marché dans l'enseignement et les médias... Dans tout cela, que distinguer à quoi on puisse adhérer et qui mérite qu'on engage sa vie ? Je crois qu'on peut distinguer au moins trois domaines :

### 1. Comprendre l'amour autrement

Pour comprendre quelque chose à la vocation chrétienne en général, et aux vocations particulières dans le peuple de Dieu, il faut d'abord affirmer qu'il s'agit d'amour, et d'abord d'amour de Dieu, découvert de mille et une façons, et de l'amour pour Dieu, à la manière de Jésus Christ... Et c'est en pensant à l'amour de Dieu et l'amour pour Dieu, en le prenant au sérieux et en s'engageant dans une réponse qu'on comprend l'amour « autrement ». L'amour n'est pas un « prêt avec intérêt ». Et quand on comprend l'amour de cette façon nouvelle, on voit que l'amour est un don, qu'on est invité à donner tout, et à donner toujours !... Cet absolu est évidemment très difficile et donne le vertige, mais n'est-ce pas là, enfin, un chemin de libération des petites prisons de nos égoïsmes ?

## 2. Rencontrer et vivre une vraie fraternité

Les jeunes de ce monde et de ce temps, qui cherchent à distinguer leur vocation, veulent aussi rencontrer une vraie fraternité. À ce sujet, les religieux et les religieuses d'aujourd'hui sont très interrogés sur leur vie communautaire. Il y a certes le partage de l'expérience de Dieu, comme le dit excellemment notre Règle par exemple, il y a aussi le partage de la mission, mais il faut d'abord rencontrer des communautés humaines tout simplement, des communautés qui veulent vivre l'évangile, des communautés où les personnes vivent en paix et se sont éduquées elles-mêmes à écouter, à partager vraiment les joies et les peines de chacun, à demander pardon, à dire merci !

## 3. Vivre un engagement passionné

Saisis par l'amour du Christ et par les besoins de leur société, les jeunes doivent pouvoir s'engager avec passion dans une forme de service. Pour nous, lasalliens, il s'agit du service éducatif.

Mais les jeunes d'aujourd'hui savent qu'on peut être très généreux sans tomber dans l'activisme. Plus que leurs aînés, les jeunes veulent être vigilants et garder le temps qu'il faut pour les Frères et pour Dieu.

### Deux autres questions se posent maintenant à nous :

- Aimer autrement, vivre en fraternité, être passionné par le service, est-ce que cela peut encore intéresser ?
- Sur le marché des spiritualités, des styles de vie, des formations, les Religieux chrétiens ont-ils quelque chose à proposer ?

### 2.3 Ce que peut proposer la vie religieuse

Un psychiatre français, invité par des évêques et des supérieurs religieux, déclara que la vie

religieuse avait **beaucoup à offrir au monde d'aujourd'hui**, elle a à offrir un mode de vie en contrepoint ou en contradiction avec certaines « valeurs » à la mode ou « contre-valeurs » comme disent certains, ou mauvaises habitudes du monde d'aujourd'hui. Ce « mode de vie », ces valeurs de la vie religieuse sont les suivantes :

- là où se développent l'individualisme et l'irresponsabilité sociale, les religieux proposent une fraternité où se vit l'attention à l'autre, y compris à la personne âgée;
- dans un monde de guerre et d'exclusion sociale, les religieux invitent à regarder vers la source de la paix : Dieu;
- là où certaines sociétés proposent de vivre la vie affective dans un individualisme à deux ou à plusieurs sous un mode intimiste ou « fusionnel », mais sans promesse d'avenir, les religieux proposent la vie en communauté, avec d'autres personnes qu'on n'a pas choisies...

Et le psychiatre continue son exposé en disant que la vie religieuse a bien des atouts, des chances et des richesses dont elle peut faire profiter des groupes plus larges :

- les religieux ont une Règle : un texte qui balise le chemin, quand tant de nos contemporains sont sans repère;
- l'accompagnement dans la vie spirituelle est une chance dont peu de personnes bénéficient aujourd'hui;
- la Parole de Dieu : une Parole qui vient d'en dehors de soi, qui vous parle et que vous méditez toute une vie;
- les corps sociaux d'appartenance : la communauté, l'Institut, l'Église, etc... dans une société de solitaires...

Je trouve ces remarques très judicieuses. Elles supposent bien sûr que les religieux vivent authentiquement leur vie, car le risque est grand de se conformer à la société ambiante.

### 3. POUR RÉPONDRE AUX BESOINS DES JEUNES : LA FAMILLE LASALLIENNE

Nous sommes réunis ici entre amis lasalliens : jeunes de plusieurs pays, éducateurs laïcs associés aux Frères, prêtre ami des Frères, Volontaires lasalliens, et Frères. Pouvons-nous apporter quelque chose à ce monde et répondre aux besoins dont nous venons de donner quelques exemples ? Je donnerai seulement quelques éléments de réponse qui inviteraient à des développements plus longs.

#### 3.1 La Mission éducative lasallienne : le terrain de nos rencontres et de notre engagement, de notre service offert

##### Une mission éducative

Il est vrai que les jeunes ont besoin de distinguer clairement quelle est la mission. La nôtre est bien définie : c'est l'éducation, en particulier des pauvres. Jean-Baptiste de La Salle a répondu aux besoins de son époque d'une certaine manière. Il n'a pas répondu en créant une nouvelle société de prêtres ou un ordre hospitalier. Il a créé des écoles, mais de son vivant déjà, cette école a plusieurs formes, plusieurs « visages » : il y a principalement les petites écoles chrétiennes et gratuites, mais il y a aussi le refus de l'école ghetto social pour les pauvres, il reçoit d'autres enfants. Il y a l'embryon de ce qui serait aujourd'hui l'enseignement spécialisé pour délinquants, avec St-Yon, il y a enfin la formation des maîtres.

Vous connaissez la diversité de nos présences éducatives aujourd'hui et la vitalité de la Mission éducative lasallienne. Il est bon de réaffirmer que notre mission, c'est l'éducation, notre façon de servir les pauvres, c'est l'éducation : une éducation globale de la personne qui doit comprendre des éléments de formation, de socialisation et d'ouverture au spirituel.

##### Une mission partagée

Notre mission éducative se vit aujourd'hui, c'est une évidence, comme une mission partagée

par une majorité de Laïcs et une minorité de Frères.

Après Vatican II qui avait insisté sur le rôle missionnaire de tout baptisé, les Chapitres généraux successifs ont explicité de plus en plus le rôle et la mission des Laïcs avec les Frères, dans le cadre de la mission partagée, dans le mouvement de l'association pour le service éducatif des pauvres... Dans les pays que je connais, les Laïcs sont entrés dans la mission lasallienne ou par conviction, ou par connaissance du projet lasallien, ou par hasard, en fonction des circonstances du recrutement des enseignants. Mais l'appel à une association plus profonde est adressé à tous.

##### L'association est un bonheur et une chance

Le terrain de la Mission éducative nous offre une chance unique dans l'Église. Il y a peu d'autres lieux qui, comme celui-là, nous permettent de partager aussi intensément une mission commune, vécue dans **des vocations complémentaires de baptisés**. Nous nous y rencontrons et nous partageons, au coude à coude, les tâches variées et les responsabilités dans nos centres éducatifs. Frères et Laïcs, nous accomplissons des tâches « profanes », des tâches professionnelles qui s'inscrivent dans le temps, et cela est difficile. Mais à travers ce service, en communauté éducative, en proposant une éducation aux pauvres, en formant les jeunes, nous cherchons à « dire Dieu ». La richesse que nous avons, c'est qu'en nous associant plus étroitement dans le service éducatif, nous nous faisons signe les uns aux autres que ce métier est aussi un ministère, que ce métier est une vocation.

**Notre façon d'éduquer est éminemment et essentiellement communautaire.** C'est encore une caractéristique du monde lasallien. Jean-Baptiste de La Salle nous éduque à l'humilité qui consiste à ne pas nous présenter « seuls » devant les jeunes. Parmi les fonctions dans l'Église, pour annoncer Jésus Christ dans et par l'éducation, ou

au moins pour ouvrir la question de Dieu auprès des jeunes qui ne se la posent pas, nous ne sommes pas des missionnaires-éducateurs isolés, nous sommes communauté, nous exerçons en quelque sorte une « **diaconie communautaire de l'éducation** ». C'est notre manière à nous de faire de l'éducation, dans l'Église.

### **3.2 Une telle communauté éducative a dans l'Église d'aujourd'hui une double responsabilité : elle doit promouvoir toutes les vocations chrétiennes et promouvoir les vocations lasalliennes complémentaires**

Quand je dis toutes **les vocations chrétiennes**, je pense par exemple à celle d'époux chrétiens, de parents chrétiens, et je pense aux différentes formes d'engagements ou de vie consacrée dans l'Église. Je pense à la vocation du prêtre dont le peuple de Dieu a absolument besoin.

Il est normal qu'une communauté éducative appelle aussi aux **métiers de l'éducation**. Comme tout groupe humain, nos communautés éducatives n'ont pas toutes les qualités. Mais nous pouvons proposer la communauté éducative lasallienne à des Laïcs :

- Nous proposons à des jeunes qui veulent être éducateurs avec nous, une « famille nombreuse » d'éducateurs, une famille à l'histoire riche et à l'expérience assurée... une famille

qui invite à entrer dans un mouvement d'association étroite pour la mission.

- Nous proposons une famille d'éducateurs qui a déployé des efforts considérables de formation de ses membres, une famille qui, malgré ses lourdeurs institutionnelles, sait mettre à jour ses projets éducatifs pour apporter des réponses organisées et pertinentes aux besoins multiples des jeunes en matière d'éducation globale de la personne...
- Nous proposons aux jeunes qui veulent devenir éducateurs, comme Laïcs ou comme Frères (mais je parlerai des Frères plus tard), d'entrer dans un processus d'association où les vocations complémentaires ne se confondent pas, ne s'imitent pas les unes les autres, ne suppriment pas les autres solidarités humaines, mais au contraire font croître les uns et les autres dans la compréhension que nous sommes venus à ce métier par vocation, et qu'en reconnaissant ceci dans la foi, nous pouvons devenir ambassadeurs de Jésus Christ pour les jeunes d'aujourd'hui. Dans cette grande famille, en fonction des projets des districts, ils peuvent être enseignants, éducateurs, catéchistes, éducateurs spécialisés, professeurs d'université, chercheurs en pédagogie, animateurs de centres socio-éducatifs, animateurs en pastorale, et aussi Volontaires Lasalliens qui donnent une année ou plus de leur vie dans un service éducatif dans des zones socialement difficiles, et qui partagent la vie d'une communauté de Frères...

## **4. DANS CE CADRE NOUVEAU, FAUT-IL CONTINUER À APPELER À LA VOCATION DE FRÈRE ?**

### **Une identité parfois questionnée**

Dans certains pays plus que dans d'autres, et à des moments de la vie plus qu'à d'autres, les Frères eux-mêmes s'interrogent sur leur propre identité, sur la vie qu'ils « mènent », sur leur rôle dans la société et dans l'Église. Dans l'Église elle-même, les rôles, les fonctions sont autrement distribués que dans le passé...

### **Une identité menacée ?**

Certains Frères ont ressenti comme une menace la présence massive des laïcs dans les œuvres éducatives et dans les postes de responsabilité... L'association avec les Laïcs n'a pas été bien comprise partout. S'agit-il d'une simple équation : plus de Laïcs = moins de Frères = disparition des Frères à long terme ? Évidemment NON ! Cette équation est un piège, une fausse piste de réflexion.

## **D'autres obstacles à l'appel à la vie de Frères**

Ce sont nos propres faiblesses et notre manque de cohérence et d'authenticité, notre lenteur à nous convertir, nos découragements répétés devant la dureté du travail éducatif. Il y a nos propres doutes et quelques mauvaises habitudes et défauts collectifs dont nous ne sommes même pas conscients. Comme dit le Psaume 18, verset 13 : « qui peut discerner ses erreurs ? Purifie-moi de celles qui m'échappent. »

## **Faut-il appeler à la vocation de Frère ?**

Sans hésiter, je réponds oui ! Aux jeunes hommes qui se sentent appelés à la vie consacrée dans la mission éducative, nous, c'est-à-dire la Famille lasallienne et nous les Frères, nous proposons une association de nature unique et particulièrement profonde, fondée dans l'histoire de saint Jean-Baptiste de La Salle, vécue en communauté, dans la liberté et la disponibilité pour la mission que donnent les vœux.

Aujourd'hui déjà, et demain, la vocation et le rôle du Frère ne se comprendront plus comme hier. Je n'aime pas opposer le présent au passé, ni rêver d'un avenir romantique sans dire que c'est nous qui le construisons aujourd'hui. Ainsi peut-on dire que le Frère de demain sera comme le Frère d'hier, mais qu'il sera aussi bien différent. Il sera comme le Frère d'hier car depuis le premier groupe des disciples de Jean-Baptiste de La Salle qui prononça avec lui le « vœu héroïque », il s'agit de consacrer toute sa vie à Dieu et de donner ses forces, ensemble et par association, dans le service éducatif des pauvres. Comme je l'indiquai au début de cet exposé, la vie consacrée, c'est une histoire d'amour. Et nous sommes les héritiers de plus de trois cents ans d'engagements, de fidélité, de développement du service éducatif.

Mais les circonstances et les modalités de la vie du Frère sont bien différentes. La vocation du Frère ne peut plus se définir comme isolée des autres vocations chrétiennes. Elle ne peut être pensée qu'en fonction des autres vocations complémentaires et toutes clairement identifiées.

Il n'y a pas un groupe isolé et mis à part et quelque peu « supérieur ». Les Frères, premiers disciples dans la mission, sont heureux de la partager largement aujourd'hui avec de très nombreux laïcs. Ils rendent grâce à Dieu d'être les héritiers d'un charisme qui s'est largement répandu, pour le bien des jeunes et des jeunes pauvres. Le rôle du Frère aujourd'hui et demain se pense en termes d'articulation, de collaboration, de partage, de présence, d'interaction.

Ainsi, ce n'est pas la somme des tâches accomplies qui le définissent, mais la qualité de la présence, la capacité d'encourager et de susciter d'autres vocations. Cela implique un partage des responsabilités de direction et d'animation en fonction des compétences complémentaires, cela implique le partage et le dialogue dans la planification et les projets. Le Frère John Johnston parlait « *d'une communauté qui engendre d'autres communautés* ».

## **Quelles sont enfin les caractéristiques essentielles qui définissent le Frère d'aujourd'hui et de demain ?**

- Le Frère indique par sa vie que Dieu a la première place dans toute vie chrétienne. Le Frère, par sa vie de prière est témoin de la **dimension contemplative** de toute vie chrétienne. Il revient aux Frères de chaque génération d'en adapter les formes !
- Le Frère choisit une forme de vie qui le rend tout entier **disponible pour la mission** : il s'agit d'une disponibilité en temps, il s'agit d'une mobilité. Une disponibilité pour des projets nouveaux ou plus risqués ... en septembre, nous ouvrons une communauté au Soudan !
- Il s'agit d'une **disponibilité du cœur** qui rend **attentif au pauvre et au petit**, qui dispose à défendre la cause des jeunes, il s'agit d'une disponibilité à l'accueil, à l'écoute et à l'accompagnement que permet le célibat consacré.
- le Frère est sera le témoin de la **gratuité**. Il faut bien sûr les compétences et qualifications nécessaires aux métiers de l'éducation, mais dans ce monde où tout se paie et où tout se

professionnalise à outrance, le Frère rappelle qu'il n'y a pas d'éducation sans gratuité, c'est-à-dire sans don de sa personne. Il rappelle que Dieu aime chacun(e) gratuitement.

Il faudrait développer tout cela et dire encore d'autres choses, mais voici, je crois, des éléments irréductiblement constitutifs de la vie religieuse apostolique du Frère.

## 5. « CET INSTITUT EST D'UNE TRÈS GRANDE NÉCESSITÉ » (R.C. 1,4)

**Youssef** et les jeunes de son âge en Égypte ont un besoin urgent de formation scolaire, agricole, technique pour assurer un avenir digne à son village. Peut-être que Dieu leur enverra, comme il y a quelques années déjà, des volontaires chrétiens du Caire, quelques Frères pour l'école et quelques Sœurs pour soigner les malades. Des pays entiers sont dans la même situation.

**Pedro** attend des éducateurs disponibles, prêts à l'écouter alors qu'il est à un tournant de sa vie d'étudiant et qu'il connaît l'isolement de la ville, les doutes et les découragements dans sa vie de chrétien isolé... Il a encore besoin d'affirmer son choix d'orientation professionnelle... trouvera-t-il des chrétiens pour animer un foyer d'étudiants, une aumônerie, pour enseigner à ce niveau et guider les intelligences plus loin que les seules données scientifiques ?

**Günther** attend des éducateurs honnêtes et intègres qui, dans un système scolaire renouvelé, lui transmettront le meilleur de l'héritage intellectuel de l'humanité, en lui enseignant à chercher la vérité. Dans un pays qui a oublié Dieu,

Dans la grande communauté éducative lasallienne, en harmonie avec les autres éducateurs et partageant les tâches les plus quotidiennes comme les responsabilités de haut niveau avec les Laïcs Associés, le frère est irremplaçable et nous continuerons à appeler des jeunes à partager notre vie.

il attend des éducateurs qui prennent au sérieux l'Évangile dont il a entendu parler...

**Tanguy** attend un conseiller spirituel et une communauté qui lui ouvre ses portes pour avancer vers l'engagement auquel il se sent appelé depuis qu'il a retrouvé sa foi.

Les pauvretés, les besoins, les attentes sont aussi nombreux que les enfants et les jeunes autour de nous. Chers amis, allons-nous arrêter l'aventure lasallienne commencée il y a plus de trois cents ans ?

Non! Le Seigneur continue à appeler chacun et chacune à une vocation particulière et unique.

Que ces jours passés ensemble soient l'occasion d'être plus attentifs à son appel !

Que le Seigneur nous aide à lui dire OUI chaque matin et à vivre avec joie et passion une des aventures et des missions les plus belles qui soient ! ○

## Après le feu d'artifice mexicain...

Mathieu David

Quelques semaines ont passé depuis ma participation à la Conférence vocationnelle de Guadalajara. Si le souvenir de ces quelques jours vécus tantôt sous le signe de la réflexion, tantôt sous celui de la fête demeure gravé dans ma mémoire, l'engouement que crée toujours un tel événement s'est estompé pour faire place au réalisme. La conclusion à laquelle arrivent les membres de la délégation canadienne, et qui n'est pas du tout étrangère à l'invitation du Supérieur général, ne peut être plus claire : il faut mettre la mission lasallienne vécue en association au premier rang de nos priorités. Cette mission doit répondre aux besoins réels et parfois nouveaux des enfants et adolescents plus démunis, et elle doit faire place à des projets provenant de jeunes intéressés à travailler à celle-ci. Et cela ne va pas de soi, car il s'agit d'un véritable changement qui ne peut se réaliser, d'après moi, sans quelques déchirements. L'établissement d'un projet de volontariat structuré et attrayant pour des jeunes motivés par la mission lasallienne ne va pas surgir de vœux pieux. La formation des associés à une spiritualité et une pédagogie lasalliennes modernes et articulées ne se fera pas magiquement. L'émergence de nos maisons d'étudiants comme lieu privilégié d'accompagnement spirituel et d'initiation à une vie communautaire riche n'ira pas sans heurts. Une attention désintéressée et authentique à la façon qu'ont les jeunes lasalliens de vivre, penser et concrétiser le charisme de l'Institut en troublera sans doute plus d'un. Un tel renouveau centré sur la mission suppose des ressources humaines et financières, du temps donné et un brin de folie. Sommes-nous assez zélés et croyants, Frères et laïcs, pour oser prendre le virage proposé ? Voilà la question que je pose maintenant.

## La préparation et le congrès...

Jonathan Roy

Près d'un mois jour pour jour après la rencontre au Mexique, je m'arrête quelques instants pour réfléchir... Le premier mot qui me vient en tête et qui résumerait bien mon expérience est **accueil**. Je pense que des mots resteront toujours des mots et n'auront aucun impact dans la vie de quelqu'un sans les gestes qui les entourent. Il y a eu beaucoup de belles réflexions et d'idées lors de la préparation et lors du congrès au Mexique, mais ce que je retiens, c'est bien les gestes d'amour, de fraternité et d'amitié qui viennent donner du sens à ces mots. L'accueil des autres participants canadiens, l'accueil des frères, l'accueil des autres fraternités et districts, l'accueil des Mexicains et des Mexicaines étaient tellement authentiques et vrais que je me suis senti chez moi avec eux tous.

Concrètement, le congrès a consisté, principalement, en une réflexion sur la vocation à la vie de frère, organisée autour d'un thème qui parle par lui-même : « La vocation surgit des besoins des jeunes ». Je crois que cette affirmation nécessite un dépassement personnel et une action. Ce n'est pas en attendant dans son salon que les vocations vont apparaître miraculeusement. Il est important d'aller sur le terrain et d'essayer de rejoindre les jeunes dans leurs propres besoins.

### Les suites...

C'est dans cette même ligne d'idées que plusieurs suites sont envisageables. Premièrement, il ne faut pas faire de la pastorale des vocations avant d'avoir fait de la pastorale jeunesse. Il est important de créer une base solide avant de construire. Rejoindre les jeunes dans leurs besoins d'aujourd'hui en allant où ils sont et en créant des projets réels et concrets. Ce n'est pas en créant des groupes de réunion, d'adoration ou de prières que les jeunes vont se sentir interpellés... Les jeunes veulent des projets d'engagement ou de bénévolat concret comme des séjours de mission à l'étranger ou des animations dans des groupes défavorisés. C'est en offrant des expériences dignes de prières et de réflexions que les jeunes trouveront un sens à la réflexion et à la prière.

J'aimerais terminer avec une phrase qui exprime très bien ma philosophie pastorale: « Pour déplacer les montagnes, il faut commencer par les petits cailloux ».

# Conférence inter-régionale des Amériques sur les vocations Délégation du Canada francophone

## Rapport-synthèse

### Introduction

« Depuis Saint Jean-Baptiste de La Salle, cet Institut est d'une très grande nécessité. Les jeunes, les pauvres, le monde et l'Église ont besoin du ministère des Frères » (Règle, art. 141)

Nous croyons que cette affirmation est toujours d'actualité en 2004. Voilà pourquoi nous avons mené une enquête auprès de Frères, d'associés, de jeunes adultes et d'adolescents. En tout, neuf communautés de Frères et plus de 200 jeunes ont répondu à notre invitation.

Après avoir mis en commun les résultats et échangé entre nous, nous avons regroupé en trois grands thèmes notre présentation, à savoir :

- La pertinence de la vocation de Frère aujourd'hui;
- Les obstacles à l'invitation à la vocation de Frère;
- Les voies d'avenir.

### 1. Sur la pertinence de la vocation de Frère

Tant et aussi longtemps qu'il y aura un jeune qui souffre, qui est pauvre ou qui est mis à part, il y aura une place pour la vocation lasallienne.

Les jeunes du Canada francophone expriment leur désir d'un contact vrai avec des adultes et d'une présence aimante pour les accompagner dans leur cheminement. Ils veulent à la fois pouvoir s'exprimer librement et être écoutés, compris et accueillis. Ils se posent des questions sur le sens de la vie et parfois même sur la religion dont ils entendent de moins en moins parler. Ils cherchent des lieux d'appartenance et d'engagement dans lesquels ils peuvent se réaliser, être créatifs et venir en aide aux autres. Comme partout ailleurs, le Canada francophone compte sa part de jeunes qui vivent des situations de détresse importante, notamment en ce qui a trait au décrochage scolaire, à la violence, à la drogue et à la famille. Tous ces différents besoins sont autant d'appels lancés aux lasalliens.

En dépit de l'âge, plusieurs Frères demeurent jeunes de cœur. Leur engagement auprès des enfants et des adolescents démunis est un témoignage éloquent et inspirant de l'esprit de foi et de zèle qui les habite. Leurs actions dans les écoles, dans les camps de vacances, auprès des immigrants ou des jeunes de la rue portent fruits. Tous les jeunes qui côtoient des Frères le disent : la rencontre avec ces hommes chaleureux, ouverts et généreux a un impact réel sur leur existence. À leur contact, se sentant aimés, ils développent leur confiance en eux, leur espoir en la vie et leur foi en Jésus Christ.

Le charisme lasallien enrichit l'Église et contribue au mieux-être de l'humanité. Doit-il être porté par des Frères? Idéalement oui, mais pas nécessairement. La chose la plus importante et la plus urgente est de transmettre l'héritage de la spiritualité lasallienne et de poursuivre l'œuvre du Fondateur.

## 2. Sur les obstacles à l'invitation

D'emblée, l'appel de jeunes à la vie de Frère se trouve compliqué par les évolutions sociales et culturelles de la société canadienne francophone. Les enfants comme les adolescents savent de moins en moins qui est Jésus Christ. À l'égard de la religion, plusieurs se montrent indifférents et parfois même agressifs. Dans ce contexte, leur connaissance de la vocation de Frère est plus que limitée. À titre d'exemples, voici quelques perles :

*« Un Frère, c'est quelqu'un qui écrit des textes bibliques. »*

*« Un Frère, c'est comme une Sœur, mais au masculin. »*

*« Un Frère, c'est un homme plus haut qu'un prêtre et plus bas qu'un évêque. »*

*« Un Frère, c'est quelqu'un qui reste enfermé dans un monastère à faire pousser des tomates. »*

Les jeunes qui ne connaissent pas les Frères ne perçoivent que l'aspect extérieur de leur style de vie. Ils les imaginent comme des personnes qui passent essentiellement leur temps à prier, aller à l'église ou lire la Bible. De plus, ils conçoivent leur existence comme étant vécue sous le signe de l'interdit : un Frère, c'est quelqu'un qui ne peut pas avoir de relations sexuelles, qui ne peut pas avoir d'argent, qui ne peut pas faire ce qu'il veut. La vie religieuse est comprise comme une série d'empêchements à la liberté. Ces jeunes ne per-

çoivent pas l'aspect dynamique de la mission que les Frères portent. Ils n'ont aucune idée de ce que font ceux-ci, de leur action éducative auprès des plus démunis. Bien sûr, cet état de fait est dû en partie à l'ignorance, mais il faut se demander quelle est la part de responsabilité des Frères en regard d'une telle méconnaissance de leur vie.

Inversement, les Frères qui ne connaissent pas de jeunes les décrivent souvent de façon caricaturale et négative en insistant sur leur dépravation, leur manque de foi, leurs problèmes. Ils ont peur d'eux et ne savent plus comment entrer en contact avec eux.

À l'image du reste de la société, les jeunes ont de la difficulté avec l'engagement à long terme et ne comprennent pas les vœux prononcés par les Frères, spécialement celui de chasteté. Ils ne saisissent pas la spiritualité qui anime l'engagement au célibat. Ils ne voient pas comment une vie heureuse et épanouie peut rimer avec abstinence. Plusieurs parlent de la chasteté comme de quelque chose de déséquilibré, et certains vont carrément jusqu'à associer la vie sexuelle des Frères avec une homosexualité non-assumée ou avec la pédophilie. D'autre part, plusieurs jeunes, dont de nombreux lasalliens, aspirent à fonder une famille.

Le vieillissement de la communauté, ainsi que certains discours et certaines façons de faire, rebutent également les jeunes à considérer la vocation de Frère.

## 3. Sur les voies d'avenir

La situation sociale et religieuse du Canada francophone rend plus difficile toute recherche active de nouveaux candidats à la vocation de Frère.

Il faut se concentrer essentiellement sur la mission, qui est l'objectif, et non sur la vie religieuse, qui est un moyen. C'est par leur action éducative auprès des jeunes plus démunis que les

Frères et les laïcs qui œuvrent avec eux vont faire redécouvrir à ceux qui sont témoins de leur engagement toute la force, la beauté et la nécessité du charisme lasallien et, éventuellement, de la vie consacrée par des vœux à une telle cause. Plus les jeunes seront en contact avec des Frères et des lasalliens, plus ils les percevront de manière réaliste et positive. C'est en répondant aux besoins des jeunes que l'on revalorisera la spiritualité du

Fondateur, et, peut-être, que l'on suscitera à nouveau le désir de répondre à cet appel par le biais de la vocation de Frère.

Une telle option ne nous est pas étrangère : elle s'inscrit naturellement dans la pédagogie même du Christ et de saint Jean-Baptiste de La Salle. Il faut aller là où sont les jeunes, sur leur terrain, et non chercher à les attirer sur le nôtre pour atteindre nos objectifs. Il s'agit de s'inculturer, d'aller à leur rencontre pour connaître leurs espoirs et leurs blessures, pour les respecter et les écouter. Être des témoins joyeux et cohérents de l'amour que Dieu a pour eux, par notre action pour et avec eux. Puis, au moment opportun, annoncer explicitement Jésus Christ. Les jeunes du Canada francophone manifestent une grande soif de spiritualité. Ils sont en quête d'un sens à leur vie et se posent de nombreuses questions sur la religion. Leur pudeur et leurs peurs sur le sujet sont cependant évidentes. C'est pourquoi il importe de cheminer avec eux, à leur rythme puisqu'il s'agit, somme toute, d'une première évangélisation.

Les jeunes aiment se retrouver dans l'action, ils veulent s'impliquer concrètement. Ils ont un ardent désir d'aider et une grande sensibilité face à la souffrance des autres. Offrir à des jeunes des projets d'aide humanitaire à caractère lasallien ou les accompagner dans la réalisation des leurs devient alors pour eux une possibilité de se découvrir et de grandir comme personne humaine, et aussi d'éveiller ou de nourrir leur foi au contact de lasalliens, Frères et laïcs. Des pastorales toujours plus lasalliennes dans nos écoles et dans nos camps, de même que des engagements sur le terrain auprès des plus démunis sont autant de lieux d'invitation pour les jeunes à une participation active dans notre mission. Il ne fait pas de doute dans notre esprit que le développement de l'Association lasallienne, du volontariat, du partenariat dans la mission sont, sans être les seules, les voies les plus prometteuses.

Au Canada francophone, les femmes occupent une place de premier plan dans l'Église. Elles sont souvent plus nombreuses à s'impliquer et à assumer un leadership au nom de leur foi.

L'Institut ne peut être indifférent à un tel phénomène. Ces femmes participent activement à la mission lasallienne et assument de plus en plus de responsabilités face à celle-ci. Leur façon de vivre et de penser le charisme lasallien est vivifiante et essentielle. Se mettre à leur écoute et leur faire toujours davantage de place, malgré le caractère masculin de l'Institut, ne peut que nous enrichir.

Afin que les jeunes et les moins jeunes qui pourraient aspirer à la vocation de Frère en comprennent mieux la nature, il est nécessaire de développer un discours nouveau pour expliquer de manière moderne et adaptée les vœux traditionnellement prononcés par les membres de l'Institut.

Il est fondamental de toujours garder parmi nos priorités la qualité de la vie communautaire. Cette expérience doit refléter la joie et l'amour de Jésus Christ qui animent les lasalliens habitant ensemble. Elle doit permettre une fraternité réelle et sentie, notamment dans les communautés qui accueillent des jeunes, donnant une place à chacun, respectant ce qu'il est. Pour construire une telle communauté de vie et de foi, il est nécessaire de conserver un discours théologique et une approche pastorale toujours renouvelés, par exemple en ce qui concerne la prière.

La vocation de Frère est une façon d'être chrétien. Elle n'a pas toujours existé. Les ministères surgissent en réponses aux besoins de la société et de l'Église. Le christianisme au Canada francophone a nettement besoin de nouveaux ministères, peut-être même plus que de nouvelles recrues pour les vocations traditionnelles. Il en va sans doute de même pour le charisme lasallien. Sans nier l'importance et la pertinence d'avoir des Frères, il est clair qu'il va falloir développer de nouvelles manières d'être lasallien. La voie de l'association en est une que nous avons déjà nommée et qui se développe actuellement. Peut-être faudra-t-il aussi avoir l'audace de créer de nouvelles formes de vocations ou de ministères? Peut-on penser offrir, par exemple, la possibilité de vivre en tant que Frère un engagement à court terme, tel que prononcer les vœux traditionnels de

cette vocation, mais pour une période limitée, suite à quoi la personne ne serait plus liée par ceux-ci?

Peut-on envisager une ouverture aux femmes ? Ces avenues méritent d'être explorées.

## **Conclusion**

Si le charisme lasallien n'appartient pas exclusivement aux Frères, ni même à l'Institut, mais bien à toute l'Église, il n'en demeure pas moins que l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes ainsi que leurs associés laïcs en sont les premiers porteurs. Nous avons le devoir d'incarner l'Évangile à la manière de saint Jean-Baptiste de La Salle et d'actualiser pour notre temps son héritage.

Cette responsabilité peut être perçue comme un poids par celui qui est tourné vers le passé, nostalgique des succès d'autrefois. Nous la voyons plutôt comme un défi exaltant et à notre mesure. Il s'agit de passer de la parole aux actes, de risquer l'avenir. Heureusement, nous ne sommes pas seuls dans cette aventure : le Christ et le Fondateur ont connu eux aussi leur lot d'embûches. Fidèles à leur exemple, nous connaissons aussi les victoires de ceux qui osent. ○

### **Debout devant toi**

**Comme un flambeau devant ton trône,  
comme un arbre dans le jardin,  
comme une main dressée vers le ciel,  
comme un semeur dans son champ,  
devant toi, Seigneur, je me tiens debout.**

**Comme Marie au pied de la croix,  
comme le centurion sur le calvaire,  
comme le paralysé remis sur ses pieds,  
comme le serviteur attendant son maître,  
devant toi, Seigneur, je me tiens debout.**

**Comme le veilleur regardant l'aurore,  
comme la femme tenant contre elle son enfant,  
comme l'homme que la joie fait se lever,  
comme celui que les soucis n'écrasent pas,  
devant toi, Seigneur, je me tiens debout.**

**Et je te dis : « Tu m'as appelé ? Me voici. »**

**Charles Singer, *Prier* No 255, octobre 2003**

## **Découverte d'une grande famille préoccupée de répondre aux besoins des jeunes**

**Étienne de Villers**

Cet été, j'ai eu la chance de partager avec 11 autres représentants du District du Canada francophone une expérience hors du commun. D'abord parce qu'elle nous a amenés à nous rendre au cœur des montagnes mexicaines, à Guadalajara, mais également parce qu'elle nous a permis à tous de réaliser la place que nous occupions au cœur de l'Institut. L'accueil plus que chaleureux (et je ne parle pas ici de température) qui nous a été réservé au Mexique m'a donné l'impression de faire partie d'une grande famille, et ce, malgré les différences qui me distinguaient des autres participants (mon jeune âge, mon statut de non religieux, l'aspect saisonnier de mon implication auprès des jeunes).

Plusieurs choses m'ont marqué lors des différentes activités proposées au Mexique. Tout d'abord, j'ai eu la surprise et la chance de côtoyer des jeunes frères et novices de ma génération. Cette rencontre m'a amené à me poser la question suivante : Pourquoi ? Pourquoi certains pays comme le Mexique et la Colombie ont encore des Frères en quantité, alors que les communautés des États-Unis et du Canada vieillissent et disparaissent ?

Un des éléments de réponse que j'entrevois m'amène à parler des suites potentielles de cette rencontre. Je crois que dans l'histoire, des communautés religieuses sont apparues pour répondre à certains besoins fondamentaux de la classe pauvre de la population. Aujourd'hui, dans un Québec moderne, l'Église et les religieux ont été remplacés par l'État dans les écoles, les hôpitaux et même les organismes communautaires. Je pose donc la question suivante : ne pourrions-nous pas, en tant que famille lasallienne, nous occuper de répondre aux besoins qui ne sont pas comblés, autant chez les démunis matériels que chez les pauvres spirituels ? Les suites que j'entrevois sont celles-ci : tâcher en tant que communauté de répondre aux nouveaux besoins des jeunes, qui sont maintenant davantage spirituels et sociaux que matériels. Des besoins des jeunes surgiront de nouvelles vocations...

« On ne peut parler de pastorale des vocations que dans le cadre d'une pastorale des jeunes. [...] Cette pastorale se situe dans une Église peuple de Dieu au sein de laquelle toutes les vocations sont estimées et complémentaires [...]. Ce modèle (pastorale des jeunes) est un moyen pour aider chaque jeune à trouver sa propre vocation au service de l'Église et pour le salut du monde. »

Frère Álvaro Rodríguez Echeverría, Supérieur général

# RENOUVEAU DE LA MISSION : CONDITION D'UN RÉVEIL VOCATIONNEL

Gilles Routhier  
Faculté de théologie et de sciences religieuses  
Université Laval (Québec)

L' introduction de l'*Instrumentum laboris* du troisième Congrès continental des vocations (Montréal, 2001), orientait nos esprits sur l'objectif suivant : « recréer dans l'Église nord-américaine un climat favorable aux vocations ». Une telle entreprise n'est pas simple. Elle commanderait une réflexion à plusieurs niveaux et une étude qui prendrait en compte plusieurs facteurs, car on ne peut pas avancer en ce domaine avec une explication globale qui ferait l'impasse sur la complexité du réel, comme on est souvent tenté de le faire, reportant, par exemple, sur la sécularisation<sup>1</sup> ou autre explication globale, nos difficultés actuelles. Je me limiterai ici à explorer un seul élément de cet ensemble qu'il faudrait avoir en vue lorsqu'il s'agit de vouloir réfléchir à la création d'un climat favorable à la vocation. J'ai choisi de me concentrer sur un élément théologique, la mission, dans sa relation à la vocation, plutôt que d'entreprendre une analyse du contexte global, auquel peuvent se rattacher les difficultés présentes. J'hésite pourtant à le faire sans avoir auparavant énuméré, au moins brièvement, d'autres éléments qu'il ne faudrait pourtant pas négliger, éléments qu'on pourrait rassembler sous le titre « facteurs non théologiques » qui sont parfois aussi centraux sinon plus que les facteurs théologiques. Cela m'a conduit à penser qu'il faudrait,

avant d'aborder à proprement parler la question à partir d'un point de vue théologique, déblayer un peu le terrain en identifiant au moins brièvement les nombreux facteurs non théologiques qui compliquent aujourd'hui la situation.

## 1. De nombreux facteurs non théologiques

**a) L'attestation sociale :** On ne peut pas réfléchir à la question des vocations sans considérer, par exemple, ce que les sociologues appellent « l'attestation sociale ». Plusieurs recherches sur l'affiliation religieuse ont en effet montré que l'appartenance religieuse a une véritable dimension sociale et qu'elle n'est pas simplement liée à une décision personnelle, si bien que, souvent, elle naît, se développe et se maintient lorsqu'elle bénéficie d'un soutien social qu'elle rencontre autour d'elle. L'attestation sociale représente donc, pour plusieurs individus, une aide essentielle pour croire et persévérer dans la foi. La vie religieuse a donc une dimension sociale, en plus d'être enracinée dans la dimension personnelle d'un individu. Plus un comportement est socialement valorisé ou adopté par un grand nombre d'individus, plus on sera porté spontanément à l'adopter. Au contraire, plus une option sera marginalisée et déconsidérée, moins on sera tenté d'y adhérer.

On peut se demander maintenant ce qu'il en est de l'attestation sociale de la vie religieuse dans nos sociétés, étant bien conscient cependant que toutes les régions de l'Amérique ne sont pas homogènes à ce chapitre<sup>2</sup>. Il faut reconnaître que ce choix de vie a été attractif dans une société qui valorisait ce type

---

<sup>1</sup> Sur la polysémie du concept, voir G. Routhier, « Quelle sécularisation ? L'Église du Québec et la modernité ». In B. Caulier (dir.), *Religion, sécularisation, modernité. Les expériences francophones en Amérique du Nord*, Québec, P.U.L., 1996, p. 73-96. Déjà, dans une allocution aux évêques participant au Symposium d'octobre 1985 du Conseil des conférences épiscopales d'Europe, Jean-Paul II avait montré la limite du concept de sécularisation comme explication globale de la situation actuelle. « Une analyse approfondie a fait ressortir l'ambiguïté et même le caractère équivoque du terme, tellement polysémique, imprécis et élastique qu'il recouvre des phénomènes multiples et même opposés, de sorte qu'il semble nécessaire d'opérer une décantation sémantique et de clarifier le contenu de ce phénomène. »

---

<sup>2</sup> Les discussions dans le groupe interlinguistique auquel j'appartenais me l'ont bien montré. Si, en Colombie, devenir frère représente encore une progression dans l'échelle sociale et si un frère jouit encore d'une véritable reconnaissance sociale, il n'en va pas de même aux États-Unis.

d'existence alors qu'il le devient beaucoup moins dans une société qui le marginalise ou le méprise. Pour ce qui est du Québec, nous sommes passés d'un monde (première moitié du XX<sup>e</sup>) où un religieux avait non seulement une utilité, une fonction et un rôle social reconnu, mais aussi une position et un statut social enviables, à un monde où il est marginalisé. Son rôle social traditionnel est dénié, contesté, parfois méprisé. S'il s'agissait autrefois de gens instruits, respectés, considérés et jouissant de revenus satisfaisants – en tout cas d'une assise matérielle enviable par comparaison à la situation de la majorité de la population – leur revenu est aujourd'hui inférieur à la moyenne, leur instruction ne se démarque plus dans une société où le niveau de scolarité s'est considérablement accru, de nouvelles élites occupent dans le champ social le rôle qui leur était autrefois imparti et leur utilité sociale est de moins en moins évidente. Cette vocation qui était jadis socialement attestée a aujourd'hui perdu sa force d'attraction. Aujourd'hui, on veut plutôt devenir informaticien, artiste ou astronaute plutôt que religieux. On ne peut pas réfléchir à la question du « climat favorable aux vocations » sans examiner sérieusement la question de l'attestation sociale de ce choix de vie dans la société actuelle et de son rôle social. Il ne faut pas se surprendre que là où l'État a pris en charge, de manière quasi exclusive, l'éducation, les soins de santé et le bien-être social, on ait observé des conséquences importantes au plan du recrutement. L'explication est fort simple : la raison d'être de certaines congrégations s'en trouvait dès lors remise en question, avec toutes les conséquences que cela comporte au plan de l'identité et de la mission d'un groupe.

Pour ce qui est du Québec en tout cas, ce facteur doit être considéré avec attention et il faut examiner si ce facteur a joué de la même manière ailleurs ou s'il n'est pas appelé à jouer le même rôle dans un avenir prévisible. Les évolutions du dernier demi-siècle ont remis en cause les équilibres anciens qui déterminaient la place des religieux dans les domaines de l'éducation, du bien-être social et de la santé. La fonction sociale qui était la leur est soudainement disparue comme neige au soleil. Pas surprenant, dans ces circonstances, que la vie religieuse ait connu ici une crise importante et nul besoin pour en

rendre compte d'avoir recours aux explications passe-partout, telle le « manque de zèle ou de générosité », qui témoignent davantage d'une incapacité à comprendre les choses qu'une intelligence fine de la situation.

**b) La progression sociale et économique des catholiques :** De même, on ne saurait comprendre la situation actuelle sans examiner attentivement la corrélation des courbes des professions religieuses avec celles indiquant la progression sociale et économique des catholiques. Cette corrélation a souvent été évoquée, au moins aux États-Unis. Se vérifie-t-elle également au Canada, au Mexique ou dans d'autres pays de l'Amérique latine ? Je ne saurais dire, ne connaissant pas d'études qui l'établiraient. Cela suggère en tout cas que des facteurs comme celui-là peuvent autant éclairer la situation que la répétition de clichés qui n'expliquent rien.

**c) L'incidence de la démographie :** Il faudrait également examiner de plus près le facteur démographique et ses incidences sur les vocations. Cela ne représente pas la même chose, opter pour le célibat, lorsque l'on est enfant d'une famille nombreuse et quand on est enfant unique ou fils unique. On ne peut sans doute pas négliger de prendre en compte la plausibilité effective et réelle, lorsqu'on est le seul fils d'une famille, le seul qui pourrait assurer la continuité du nom, d'embrasser l'état de célibataire. Au plan anthropologique, on touche ici à quelque chose de si fondamental qu'on ne peut pas l'ignorer.

**d) La délicate question du célibat :** On ne peut non plus rejeter dans les « ténèbres extérieures » la question du célibat, de sa compréhension et de sa perception, lorsqu'il s'agit de comprendre la situation actuelle. Les consultations des jeunes francophones du Canada menées avant le Congrès tri-régional ont tous identifié cet élément comme un obstacle, même si ce facteur n'est pas unique. La plupart du temps, le célibat n'est pas compris et il apparaît comme un non-sens, voire une couverture pour dissimuler des perversions au plan de la sexualité. Aussi il s'impose de s'interroger franchement sur ce que peut signifier ou proposer le

célibat dans la société actuelle, qui est différente de celle d'hier au chapitre de son rapport à la sexualité qu'elle magnifie. Comment cela est-il entendu et reçu et comment cela peut-il le devenir éventuellement ? Quelle image-guide de la vie célibataire pouvons-nous développer et proposer dans un monde où de plus en plus de personnes sont célibataires – cette proportion dépasse aujourd'hui 20% dans certaines grandes villes – souvent par peur de l'engagement et dans un contexte où l'état de célibataire n'est pas lié à une pratique de la chasteté ? Plus encore, dans ce contexte, que signifie éduquer à la chasteté et au célibat ? Sans une attention particulière à ce chapitre qui représente souvent le point noir ou l'angle mort de toutes nos discussions sur les vocations, on ne saura progresser de manière significative et « recréer dans l'Église américaine un climat favorable aux vocations ». Une chose est certaine : les réponses toutes faites ne peuvent suppléer à une nécessaire réflexion à ce chapitre également, sans préjuger à l'avance des découvertes auxquelles pourraient nous conduire les approfondissements sur cette question. Ceci dit, cette réflexion, si elle se veut sereine, ne peut procéder de manière idéologique ou militante.

À titre de propositions préliminaires, j'indiquerai simplement que, au-delà du célibat et de la chasteté, c'est le rapport au corps qu'il faut revoir (les jeunes n'entretiennent pas un rapport au corps semblable à ceux des générations précédentes éduqués de manière plus puritaine) et il faut penser une spiritualité qui assume le corps et les sens. C'est aussi le rapport entre les hommes et les femmes qu'il faut reconsidérer afin de nous libérer de certaines conceptions tenaces de la femme dans l'Église catholique<sup>3</sup>. Les jeunes ont une autre expérience de la mixité et du rapport entre les hommes et les femmes que celle dont est porteur le catholicisme. C'est aussi le rapport aux enfants qu'il nous faut réfléchir à frais nouveaux. Par-dessus tout, il nous faut proposer une spiritualité qui mette au centre l'amour, sans en refouler les expressions légitimes dans la crainte du plaisir, et qui compte avec ce moteur incomparable que représente le désir.

---

<sup>3</sup> L'une de ces images est «Ève, la tentatrice», tout rapport aux femmes étant une occasion prochaine de péché.

Encore à titre préliminaire, j'observerai que le recrutement est de loin plus important dans les communautés nouvelles qui assument aujourd'hui la mixité, qui accueillent les conditions de célibataire ou du mariage, etc. Cela n'est pas sans nous suggérer des voies d'avenir. Quoi qu'il en soit, on ne s'en tirera pas sans un examen attentif à ce chapitre trop peu fréquemment abordé ou sans une prise en compte sérieuse de ces questions, ce qui exclut les réponses faciles et toutes faites.

**e) L'examen sur la longue période de la «crise des vocations» :** Si l'on veut réellement comprendre ce qui se passe, on ne saurait non plus interpréter la situation actuelle sans la situer sur la longue période et, surtout, examiner davantage les proportions<sup>4</sup> que les chiffres absolus<sup>5</sup>. Pour ce qui est du Québec, on peut noter un fléchissement du nombre de vocations dès les années 1930 et si le nombre de prêtres et de religieux se maintient jusque dans les années 1950, c'est grâce à l'augmentation constante du nombre de jeunes en âge d'entrée au noviciat. En fait, le *baby boom* de l'après-guerre ne réussira qu'à ralentir provisoirement le déclin du recrutement amorcé au cours de la décennie 1940.

En chiffres absolus, dès la fin des années 1950, les professions religieuses plafonnent et le nombre des entrées, qui aurait dû croître au début des années 1960 en raison du *baby boom* de l'après-guerre, n'augmente pas en proportion. On n'a donc pas simplement affaire à une crise postconciliaire ou à un

---

<sup>4</sup> Le nombre de novices par rapport au nombre total de jeunes appartenant à cette cohorte d'âge ; le rapport entre le nombre de religieux et la population catholique totale ; le rapport entre le nombre de religieux dans le secteur de l'éducation par rapport au nombre total d'éducateurs ; la croissance des effectifs religieux par rapport à la croissance de la population ; etc.

<sup>5</sup> Généralement, on se concentre sur le nombre total des religieux. Cela peut être trompeur. Le nombre de religieux peut augmenter, mais s'accroître moins rapidement que la population totale, ce qui est déjà l'indice d'un déclin relatif. De même, le nombre de religieux peut augmenter, alors que le nombre de novices – le recrutement des novices est le premier indice d'un déclin structurel à venir – est en voie de diminuer. Enfin, le nombre de religieux peut augmenter, mais sur dix jeunes âgés de dix-huit ans, un seul opte pour la vie religieuse plutôt que deux, dans les décennies antérieures. Aussi, l'accroissement total du nombre de religieux n'est pas un indice fiable.

effet de la révolution culturelle qui balaie l'Occident au cours de la deuxième moitié des années 1960. Si l'on est tenté de faire la corrélation, il faut toutefois se garder de construire l'équation entre *post concilium* et *propter concilium*. La thèse de M. Novak suivant laquelle tout se détériore après le concile Vatican II ne tient pas la route sur la base des données disponibles, au moins au Québec. Le phénomène de reflux des vocations s'enracine dans les années préconciliaires, ce qui nous oblige à examiner – sans nous défilier – les facteurs trop souvent négligés et qu'on a peine à identifier, si l'on veut réellement comprendre la « crise actuelle ». Il faut situer les choses dans la longue durée, ce qui permet de les mettre en perspective.

Schématiquement, au Québec, on aurait connu un cycle de croissance du nombre de religieux qui a duré près d'un siècle, cycle s'amorçant vers 1840 et qui s'accélère à partir de la décennie 1870 avant de trouver son point culminant au cours des années 1920, les années 1930 constituant une fin de cycle ou annonçant l'amorce d'un autre cycle. Depuis 1940, on se situe dans un autre cycle dont la durée nous demeure inconnue.

Ce que l'on peut observer au Québec, c'est que le manque de religieux pour maintenir le même niveau de présence de l'Église dans la société, eu égard à l'augmentation de la population, est ressenti dès le début de la décennie 1940. Déjà à cette époque, en raison de la multiplication des œuvres, on avait fini par étirer les ressources humaines jusqu'à leur limite atteignant le point de rupture au cours de cette décennie. En effet, malgré l'importance numérique des religieux, les chiffres sont trompeurs. Alors que l'on ouvre encore écoles, hôpitaux, missions et œuvres de toutes sortes, le recrutement dans les communautés plafonne et ce, dès les années 1940. Au plan provincial, le meilleur rapport religieux/religieuses par habitant est atteint en 1941. On en comptait alors un pour 87 habitants. Le recensement de 1951 indique cependant déjà l'inversion de la tendance par rapport aux décennies précédentes. Ce rapport passe à 1/89 en 1951 et à 1/102 en 1961.

C'est dire que, bien avant l'ouverture du Concile ou bien avant que la révolution culturelle ait pu avoir

ses premiers effets, la dynamique était brisée<sup>6</sup>. À partir des années 1940, les effectifs des communautés religieuses cessent d'augmenter plus vite que la population si bien que le recul relatif de la présence du personnel religieux se fait sentir de manière significative bien avant Vatican II ou la Révolution tranquille.

Pour les Frères des Écoles chrétiennes, en chiffres absolus, le sommet historique est à situer en 1954, avec 1582 frères, mais dès 1951, on observe un tassement. En effet, c'est cette année-là que le nombre de novices atteint son sommet historique (112). Leur nombre ne fera que diminuer par la suite, tombant à 60 en 1955. C'est donc au chapitre du recrutement des novices que s'observe en premier lieu la fin d'une époque et que s'installe de manière structurelle la décroissance à venir. Dans le cas qui nous intéresse, entre 1946 et 1955, le nombre de novices diminue de 22,1% et de 41,2% au cours de la décennie suivante. Quant au nombre de scolastiques, le sommet est atteint en 1953 (188) et son déclin s'amorcera par la suite, se situant à 146 en 1955. Cette diminution qui est à situer dès la première moitié des années 1950 a des répercussions immédiates sur les œuvres, puisque ce sont eux qui assurent la relève. Cette diminution, amorcée au tout début des années 1950, ne fera que s'accélérer, surtout à partir de 1965. Mais déjà dans les années 1950, on doit renoncer à certaines écoles dans lesquelles les Frères œuvraient pourtant depuis longtemps<sup>7</sup>. Dans plusieurs autres écoles, les instituteurs laïcs deviennent majoritaires, la présence des frères, en terme relatif, diminuant sans cesse. En tout cas, le recrutement qui va se ralentissant ne peut plus suivre l'explosion du nombre des élèves<sup>8</sup> et l'allongement de la scolarité. Les frères sont déjà

---

<sup>6</sup> Sur le sujet, on consultera B. Lévesque et B. Denault, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec. Sociographie générale des communautés religieuses au Québec (1837-1970) et éléments de problématique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1975.

<sup>7</sup> Dans le District de Montréal, c'est le cas à St-Laurent et St-Joseph (1957), St-Jacques (1958), Ste-Cunégonde (1959). Dans la ville de Québec, c'est le cas de N.-D. de Québec (1958), Sacré-Cœur et St-Sauveur (1959).

<sup>8</sup> Au Canada, de 1945 à 1961, le nombre d'élèves au primaire et au secondaire augmente de plus de 200%.

débordés et leur poids respectif dans l'enseignement au Québec est en net recul. Cela devient évident quand on songe que le nombre des élèves et du personnel enseignant croit de manière fulgurante au cours de la période de l'après-guerre (l'augmentation est de 57,6% pour le nombre des élèves entre 1945 et 1956 et 59,2% pour le personnel enseignant). L'augmentation du nombre de frères est loin d'être comparable, si bien que la présence des frères dans l'enseignement primaire et secondaire se réduit progressivement et ce, dès les années 1940. C'est ainsi que, pour le seul district de Québec, les frères doivent refuser 13 propositions d'ouverture d'établissement en 1951. La décade est déjà bien installée. Si le nombre de maisons croit de 21,2% entre 1946 et 1955, il diminue de 18,7% la décennie suivante. À cela, il faut ajouter les sorties, phénomène ancien certes, mais qui s'accélère à partir de 1946.

La stratégie alors en vigueur de la sacralisation de la société au moyen d'institutions confessionnelles qui prennent en charge tous les domaines de la socialisation (éducation, santé, loisir, travail, bien-être social, presse) pèse alors lourdement sur les communautés religieuses qui ne peuvent plus suffire à la tâche. Dans ces circonstances, les communautés éprouvent une pénurie de recrues, surtout en cette période où s'accroît sensiblement le nombre d'enfants à scolariser<sup>9</sup> et à cette époque de relative prospérité au cours de laquelle on exige plus de services et des services d'une plus grande qualité, ce qui n'est pas sans produire une pression dans le secteur de l'éducation et des loisirs. Les deux facteurs conjugués, ralentissement du recrutement et augmentation des services à une clientèle plus nombreuse, auront pour effet de réduire régulièrement la part occupée par le personnel religieux dans le secteur parapublic québécois. Si, au plan provincial, en 1942, 48 % du personnel de ce secteur se compose de religieux et de religieuses, ils ne compteront plus que pour 30, 5 % des effectifs en 1960. Dans le diocèse de Québec, ce taux chute d'un recensement à l'autre. Si, en 1941 les religieux et les religieuses occupent 75 % des postes de ce secteur, leur

proportion n'est plus que de 69 % dix ans plus tard et de 53 % en 1956<sup>10</sup>. Même si les principes de la présence privilégiée de l'Église dans ces secteurs n'avaient pas encore été remis officiellement en cause, la réalité, bien loin du discours, n'en évoluait pas moins rapidement. Au plan diocésain, d'une position majoritaire dans le secteur scolaire et hospitalier, les religieux et religieuses passaient, avant 1961, à une situation minoritaire, si bien que même si le principe de leur présence n'avait jamais été remis en cause, le reflux n'en aurait pas moins été réel.

Si la crise des vocations n'est pas simplement une conséquence de Vatican II ou de la Révolution tranquille, il faut dépasser la paresse intellectuelle qui nous fait en rechercher l'explication passe-partout dans ces deux phénomènes qui n'ont fait qu'accélérer un processus déjà structurellement en place dans la période d'après-guerre. Il faut nous demander quelles sont les raisons qui font qu'au cours de cette période, la vocation religieuse attire déjà moins les jeunes québécois. Il ne faut pas exclure que les raisons soient simplement extérieures (le concile et les évolutions culturelles), mais aussi inhérentes à la vie religieuse au cours de cette période.

## 2. Une théologie de la mission

Sans négliger ces facteurs non théologiques qu'il faudrait examiner encore davantage, il importe également de situer la vocation dans une juste perspective théologique, faisant le pari qu'une partie du problème actuel relève précisément d'une insuffisance des fondements théologiques des pratiques actuelles.

Le thème du troisième congrès continental des vocations, "*Vocación, Don de Dieu, Given for God's People*", auquel je serais tenté d'ajouter les thèmes des deux congrès continentaux précédents, "*New Vocations for a New Europe*" (Rome : 1997) et "*Pastoral Strategy for Vocations on the Continent of Hope*" (São Paulo: 1994), nous fournit une indication importante qui peut nous servir de base dans la construction d'une théologie de la vocation. La

---

<sup>9</sup> En 1941, 21% des Québécois avait moins de 10 ans. Cette proportion passe à 25% en 1951.

---

<sup>10</sup> Source, J. Hamelin, *Histoire du catholicisme québécois \*\*\*: Le XX<sup>e</sup> siècle, Tome 2, de 1940 à nos jours*, Montréal, Boréal express, 1984, p. 177.

formulation de ces trois thèmes nous indique clairement que la vocation, loin d'être une réalité absolue ou un projet personnel, est au contraire une réalité relative, i.e. une réalité qui ne trouve sa pleine consistance que dans sa relation au peuple de Dieu («given for God's People») et au monde («... for a new Europe»; «... on the Continent of Hope»). C'est seulement en construisant ce rapport à ces réalités tierces – le monde et l'Église – que nous retrouverons les grands équilibres théologiques qui pourront nous aider à penser de manière fructueuse le développement des vocations et à développer des pratiques d'interpellation significatives.

À propos de la vie religieuse, Vatican II affirme : « Les instituts [...] auront vivement à cœur de répondre à leur divine vocation et à leur mission, dans l'Église, à l'époque actuelle. » (PC 25) Non seulement retrouve-t-on ici la vie religieuse située dans la mission de l'Église et l'époque actuelle, mais se trouvent associées vocation et mission en un même ensemble.

Quarante ans après Vatican II, il reste encore probablement des efforts à faire pour sortir d'une perspective trop individualiste – qui participe à la culture du temps – suivant laquelle la vocation est une affaire qui se passe entre Dieu et un individu qui serait appelé mystérieusement dans le secret de son cœur. Sur la base de l'Écriture, on peut affirmer que c'est toujours dans un contexte particulier que naissent les appels, appels qui sont toujours finalisés par des envois si bien qu'ils en sont inséparables. C'est dans une situation historique particulière et c'est à un moment singulier du parcours du peuple de Dieu que sont suscités les prophètes. Il faut relire à ce chapitre les récits des vocations d'Amos (Am 7, 15), d'Isaïe (Is 6, 9), de Jérémie (Jr 1,7) ou d'Ézéchiël (Ez 3, 1-4). Leur vocation est indissociable d'une situation historique et d'un moment particulier dans l'histoire du premier Israël, tant et si bien qu'on ne peut comprendre leur « vocation », pour peu que ce terme convienne, si l'on ne sait rien de l'histoire sociale, politique et religieuse du peuple d'Israël. On peut dire la même chose au sujet de Moïse. Son appel (Ex 3, 10-16) est tout à fait incompréhensible si on le détache d'un envoi pour libérer les fils de Jacob et la figure de Moïse elle-même est incompréhensible en dehors de son enracinement sociohistorique. Sur cette base, nous

affirmons que la vocation n'est pas détachable des évolutions sociales, politiques, spirituelles et religieuses d'un peuple, dans laquelle se définit une mission.

Comme l'a montré N. Habel, qui dégage une forme littéraire commune aux récits de vocations dans l'Ancien Testament<sup>11</sup>, tous ces appels sont indissociables d'un envoi ou d'une mission. « Va!... », « Je t'envoie... », répète sans cesse l'Éternel à Abraham (Gn 12, 1) et aux autres par la suite. « Va avec cette force que tu as et sauve Israël de Damiân. Oui, c'est moi qui t'envoie! » (Jg 6, 14) L'ordre de mission constitue le prophète ou le serviteur de Dieu. En dehors de cet ordre de mission, il n'y a pas de vocation. La vocation, si elle est appel de Dieu adressé à la conscience personnelle la plus profonde d'un individu, représente un processus d'élection ou de choix d'un individu pour une mission ou une œuvre particulière à travers laquelle se réalise aujourd'hui le dessein de salut de Dieu qui intervient dans l'histoire d'un peuple. Ici encore, on retrouve l'histoire avec toute son épaisseur, ses plis et ses replis, ses méandres et ses sinuosités, etc. Nous ne sommes pas en présence d'un individu travaillé par la grâce de Dieu en dehors du temps ou de l'espace, mais d'un individu situé au cœur d'un peuple et inscrit dans une réalité sociale et historique particulière. En ce sens, les congrès continentaux précédents qui situaient la vocation au cœur des défis de la nouvelle Europe ou dans le creuset des espérances du continent latino-américain indiquent une direction qu'il nous faut également retenir. « Va vers le pays que je te ferai voir » (Gn 12, 1).

Il y a à parier, et ce sera là ma première **hypothèse**, que le « déficit » de vocation sur notre continent accompagne une perte du sens du « pays réel » ou une perte d'enracinement des appels dans les réalités et les défis spirituels, religieux, culturels, économiques, sociaux et politiques de notre continent. Cette disjonction entre interpellation et défis de société lus en termes spirituels et considérés dans leur dimension sotériologique représente aujourd'hui un véritable appauvrissement. D'ailleurs, on peut établir une corrélation entre le déclin d'un groupe religieux

---

<sup>11</sup> N. Habel, « The Form and Significance of the Call Narratives », ZAW77, 1965, p. 297-323.

et la perte d'une définition un peu claire de ce qu'il peut apporter à une société donnée.

Si l'Ancien Testament construit de manière permanente le lien entre vocation et mission, une lecture du Nouveau Testament nous conduit à des conclusions semblables, les vocations au ministère sont toujours situées dans la vie du peuple de Dieu. Elles sont suscitées pour répondre à des besoins du groupe chrétien en émergence et en voie de structuration. Paul est « mis à part » pour porter « la bonne nouvelle parmi les païens » (Gal 1, 15-16) ou « appelé pour être apôtre, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu » (Rm 1, 1) au moment où l'Évangile passe aux nations. Quant aux presbytres et aux évêques, ils sont désignés pour veiller sur les assemblées chrétiennes qui ont été formées, au moment où le groupe chrétien a connu une certaine expansion et se stabilise et que s'estompe le ministère itinérant des prédicateurs. Les ministres sont « réservés », comme l'ont été dans l'Assemblée d'Antioche Saul et Barnabas, pour « l'œuvre » (Ac 13, 2) à laquelle ils ont été appelés : l'annonce de l'Évangile au milieu des païens (Ga 1, 15). De même, l'institution des Sept ou des « diacres » (Ac 6, 1ss.) ou la désignation d'anciens dans les Églises (Ac 14, 23) correspond à l'expansion du groupe chrétien et à son développement. Il n'y a pas, là non plus, de vocation absolue, détachée de l'Église, de ses défis et de son développement.

On peut aujourd'hui faire l'hypothèse que la disjonction entre l'interpellation et une réflexion sur les défis ecclésiaux et sur l'évolution du groupe chrétien en Amérique du Nord représente un point faible de toute pastorale des vocations. On n'appelle donc pas *in abstracto*, mais en fonction de défis ecclésiaux et des interpellations d'une société.

L'exploration systématique de l'histoire de l'Église nous conduirait probablement aux mêmes enseignements. En tout cas, pour ce qui regarde la naissance d'instituts ou de congrégations religieuses au Québec, on retrouve toujours la rencontre de l'Évangile avec un espace social donné. Ce que l'on a appelé « charisme » d'un institut, d'un ordre ou d'une congrégation, c'est cette intuition spirituelle particulière qui conduit à formuler un engagement

qui s'exprime par une œuvre ou une forme de vie et qui représente une actualisation de la suite du Christ dans telle circonstance historique et dans telle situation sociale. Le « charisme », pour parler en ces termes, est la cristallisation dans un projet ou un engagement qui se traduit dans un mode de vie et dans une œuvre d'une intuition spirituelle qui permet de saisir de manière synthétique l'Évangile en creux, représentée par l'aspiration au salut dans une situation sociale et ecclésiale donnée ou les défis posés à l'annonce de l'Évangile, et l'Évangile en plein qui s'exprime dans l'offre de la grâce et du salut de Dieu. Que ce soit Marcelle Mallette, Émilie Tavernier, Virginie Fournier ou Élisabeth Turgeon, pour ne prendre que ces quatre exemples de fondatrices au Québec, toujours on retrouve dans leur fondation une correspondance importante entre leur œuvre et le mode de vie qu'elles empruntent et un trait marquant de l'histoire générale de leur époque. Elles sont si présentes aux grandes angoisses de leur temps – les ayant éprouvées ou en ayant fait souvent elles-mêmes l'expérience – que l'on peut dire que leur engagement, leur œuvre ou le mode de vie qu'elles proposent sont parfaitement accordés à l'esprit d'une époque. Ces personnes sont d'abord des femmes de leur temps et de leur lieu et c'est dans ce temps et dans ce lieu qu'elles ont été travaillées par la grâce et qu'elles sont devenues figures d'Évangile et manifestations du salut de Dieu.

On pourrait faire l'histoire de l'Église à partir des grands fondateurs d'ordre religieux tant ils arrivent à faire la synthèse de l'esprit d'une période de l'histoire et des aspirations spirituelles d'une génération. Dans ses travaux sur François d'Assise, Éloi Leclerc a bien montré à quel point il incarne l'esprit de cette période et ressaisit les aspirations spirituelles de son époque.

Cela s'applique aussi parfaitement à Jean-Baptiste de La Salle qu'on ne saurait comprendre en dehors du XVII<sup>e</sup> siècle français, des mouvements qui traversaient alors l'Église, des évolutions de la société et des ferments sociaux et spirituels qui travaillaient le monde qu'il habitait (notamment le renouveau scolaire et catéchétique à l'époque). Surtout, on ne peut le comprendre si l'on fait abstraction des besoins concrets des pauvres. L'appel de Dieu, M. Sauvage et M. Campos l'ont bien montré, est reconnu dans les

besoins des pauvres<sup>12</sup>. «Son expérience religieuse ne se situe pas en marge de ce tissu de relations...» (p. 37) «Son Dieu [...] est le Dieu qui est à l'œuvre dans le monde pour le salut des hommes et qui se suscite des coopérateurs, des hommes qu'il appelle 'pour faire son ouvrage'» (p. 38). «Il répond simplement à la vie.» La présence du Mystère est toujours reconnu «dans son histoire» (p. 26) et non en dehors de son lieu, de ses relations, de son environnement social, des besoins de son époque.

C'est du dedans d'un réseau d'appels et de réponses concrètes, au cœur du jeu imprévu des relations humaines, qu'il lui a fallu discerner la volonté de Dieu sur lui et y répondre. Son ouverture et son attachement irrévocables à la volonté de Dieu passent par des médiations historiques : les appels des hommes, les engagements pris avec eux. La tension mystère-histoire se traduit aussi en termes de relations interpersonnelles. C'est dans une constante recherche avec des hommes concrets que La Salle discerne la volonté spécifique de Dieu dans son histoire. (p. 26)

Avec de La Salle, on ne peut pas parler de vocation *in abstracto*, en dehors d'une mission. «Dieu appelle pour envoyer.» (p. 34) Le don de Dieu est en vue d'un «ministère», concept central pour de La Salle. Dieu appelle pour «l'aider dans son ouvrage» et pas simplement pour gratifier quelqu'un de dons exceptionnels. Il faut comprendre sa «vocation» (terme abstrait qu'on retrouve peu souvent sous la plume de J.-B. de La Salle) en plaçant les choses dans la séquence suivante : appel de Dieu saisi à travers la découverte des besoins des jeunes et des pauvres, appel de Dieu pour un «ministère» qui exprime sa manière particulière de collaborer à l'œuvre de Dieu. On ne saurait trouver un appel *in genere* à la vie religieuse et, sur cette base, je prétends qu'il y a une manière proprement lasallienne de réfléchir aujourd'hui à la crise des vocations et, cette manière ne nous entraîne pas à partir d'une réflexion sur la vie religieuse en général

---

<sup>12</sup> Voir M. Sauvage et M. Campos, *Jean-Baptiste de La Salle. Annoncer l'Évangile aux pauvres. Le Saint qui a démocratisé l'École*, Paris, Beauchesne, 1977, en particulier le chapitre premier, notamment p. 43-44.

ou de la vocation de frère en particulier, mais à partir des besoins humains et spirituels des jeunes et des pauvres pour aller ensuite vers le ministère auquel nous engage la considération de ces besoins si l'on veut collaborer à l'œuvre de Dieu aujourd'hui.

Sur la base de ce trop rapide parcours scripturaire et historique, on peut affirmer que la vocation est une réalité relative, ce qui signifie qu'elle se rapporte toujours à un contexte précis et à une histoire particulière. Si l'appel n'est donné qu'en fonction d'un envoi, c'est dire qu'il se rapporte à un peuple donné, dans un contexte déterminé. La loi de l'incarnation qui représente un élément cardinal du christianisme nous rattrape ici encore. Cette loi de l'incarnation ne nous indique pas simplement que nous sommes toujours soumis au temps et à l'espace, situés dans l'histoire, mais nous indique surtout que l'expérience spirituelle chrétienne nous ramène sans cesse au service des autres et nous situe sans cesse en relation avec les autres. En ce sens, il n'y a pas de vocation qui ne soit qu'expérience personnelle ou aventure spirituelle privée d'un individu. Plus fondamentalement, la loi de l'incarnation nous indique que la mission est une composante de la vocation en son sens le plus radical. Nous sommes appelés (choisis) pour un service donné, et la mission est une composante de toute vocation. S'il en est ainsi, le renouveau des vocations passe par de nouvelles aventures missionnaires, ici en Amérique du Nord, ou à l'étranger.

Comme Moïse, Jérémie, Paul ou les autres, si nous sommes appelés, c'est pour être envoyés. Si nous sommes « réservés » ou « mis à part », c'est pour une œuvre particulière. Il m'apparaît de plus en plus que nous n'avons pas actuellement une image-guide un peu nette de la mission dans cette Amérique nouvelle. Nos programmes d'interpellation vocationnelle et nos propositions sont peut-être trop centrés sur la survivance de nos œuvres ou d'une Église héritée du siècle dernier plutôt qu'ouverte à l'invention de chemins nouveaux pour le millénaire qui s'ouvre. Il ne s'agit probablement pas aujourd'hui de perpétuer nos œuvres anciennes, en aména-geant ici ou là, mais le défi est plutôt de créer du neuf, i.e. de réinventer nos œuvres pour que l'Évangile puisse être annoncé dans les conditions actuelles de notre époque.

L'*Instrumentum laboris* de la dernière assemblée ordinaire du synode des évêques consacrée au ministère épiscopal mettait clairement en relief, dans son introduction, la perspective dans laquelle doit être posée la question des vocations, aussi bien l'appel au ministère que la vocation à la vie religieuse :

L'Église, qui veut partager « les joies, les espérances, les tristesses et les angoisses des hommes de notre temps », devra se demander sur quelles pistes s'achemine l'humanité de notre temps, dans laquelle elle est elle-même immergée comme sel de la terre et lumière du monde (cf. Mt 5, 13-14). Et elle devra s'interroger sur la manière d'annoncer aujourd'hui la véritable espérance du monde qu'est le Christ et son Évangile.

Nous sommes au début d'un nouveau millénaire de l'ère chrétienne, caractérisé par des situations sociales et culturelles particulières, presque une *aetas nova*, une époque nouvelle, parfois désignée comme postmodernisme ou postmodernité. (IL, no 6).

Cette invitation du synode à réfléchir à nouveau frais au ministère de l'évêque à partir de la situation nouvelle dans laquelle il doit exercer son ministère vaut sans doute pour toutes les vocations. Tout le chapitre I de l'*Instrumentum laboris* tente de cerner le monde contemporain, car, suivant les termes mêmes du n° 15, « Il faut [...] réfléchir à quel monde les évêques sont envoyés pour annoncer l'Évangile. » Une réflexion similaire s'impose dans un institut religieux si l'on veut « recréer dans l'Église américaine un climat favorable aux vocations ». Des vocations à la vie religieuse, cela ne se cultive pas *in abstracto*. Comme on l'a vu, des personnes sont appelées pour être mises au service d'un peuple – d'une Église – à un moment de son histoire. Ma **question** est alors la suivante : appelons-nous à la vie consacrée pour le monde du troisième millénaire ? Et elle se redouble par une **question** semblable : appelons-nous à la vie consacrée pour les défis de l'Église du troisième millénaire ? Cette **question** peut rebondir encore : appelons-nous à la vie religieuse pour l'Amérique, à ce moment-ci de son évolution ? Certaines parties de l'exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in America* tracent à grands traits la situation des hommes et des

femmes d'Amérique (chapitre II) et explorent ce que pourrait être la mission de l'Église aujourd'hui en Amérique (chapitre VI). Ce travail d'investigation si nécessaire mérite d'être poursuivi et, surtout, d'être particularisé, ce qui n'est naturellement pas possible lorsque l'on parle pour les trois Amériques, de manière à voir un peu mieux le monde dans lequel le service de l'Évangile est aujourd'hui proposé et esquisser les grands traits d'une image-guide de la mission de l'Église aujourd'hui dans nos pays respectifs.

On le voit, parler de l'appel vocationnel en dehors d'un projet missionnaire un peu défini, ce qui implique une référence à un lieu et à un temps donnés, c'est prendre les choses tellement par le haut que l'on risque de n'atteindre personne. Cela pose une autre question : nos Églises ont-elles un projet missionnaire mobilisateur ou invitent-elles simplement des jeunes à venir prendre soin d'une maison déjà toute construite et qu'il ne s'agirait plus désormais que d'entretenir ? Tout projet missionnaire implique invention et création. Lorsque l'on regarde les choses sur la longue durée, on constate que les périodes d'essor des vocations se situent soit au moment où l'Église réinvente ses formes pastorales – c'est le cas après le concile de Trente ; c'est le cas également au moment de la restauration – soit au moment où, fragilisée, elle consent à risquer un nouveau départ et à se lancer à l'aventure. Sommes-nous prêts, aujourd'hui, à prendre de tels risques ? La réponse à cette question conditionne la suite. En tout cas, la création d'ordres religieux et leur accroissement correspondent très souvent à des moments de création dans l'histoire de l'Église catholique et à des époques où la figure du projet missionnaire se redéfinit.

Pour ce qui est de la situation québécoise, je fais l'**hypothèse** que les cycles de croissance et de déclin des vocations que j'ai évoqués plus haut sont également liés à la créativité au plan du projet missionnaire. En fait, le cycle de croissance correspond à un temps d'invention alors que le cycle de déclin prend naissance au cours d'une période de répétition où l'on fait un peu plus de la même chose ou au cours d'une période où l'adaptation vise le maintien d'un institut ou d'une congrégation plus qu'un réel redéploiement missionnaire. Suivant cette troisième **hypothèse**, au Québec, les premières mani-

festations du décrochage vocationnel au cours des années 1940-1950 correspondent à un moment où, finalement, sur la base de sa réussite, on était plus tenté par l'accroissement du volume – où l'on faisait un peu plus de la même chose – plutôt qu'une période d'invention où l'on était soucieux d'actualiser le charisme à des circonstances historiques différentes (la culture d'après-guerre). Cette remarque ne vaut pas simplement pour le Québec.

C'est dans cette perspective où l'invention et la créativité doivent représenter des valeurs cardinales que je veux terminer en soumettant à la discussion deux propositions qui, je l'espère, pourront s'avérer utiles.

1. Un projet missionnaire défini. Si l'on veut aujourd'hui travailler utilement à « recréer dans l'Église américaine un climat favorable aux vocations », il ne faut pas se contenter de penser un plan de communication, aussi ambitieux et astucieux soit-il, ni envisager simplement la mise en œuvre de nouveaux moyens de recrutement et d'interpellation, ces moyens seraient-ils plus modernes, plus attractifs ou plus efficaces. Cela peut être important, mais se réfugier dans la technique et les méthodes m'apparaît nettement insuffisant. Il faut que chaque Église et chaque institut de vie consacrée se donnent une image-guide inspirante de son projet missionnaire, i.e. arriver à dire, en commençant à le réaliser et en mettant en place des bancs d'essai, comment elle imagine risquer à nouveau l'aventure de l'Évangile et le charisme lasallien dans la société actuelle. Nos Églises et les congrégations religieuses ont sans doute mieux à faire que de gérer les acquis du passé ou tenter de se perpétuer. Elles sont héritières certes, mais l'Église et les instituts religieux sont toujours à édifier et si l'on veut qu'ils soient toujours jeunes, il faut laisser le souffle rafraîchissant de l'Esprit Saint les renouveler sans cesse. Il reste bien des pierres à ajouter à ce temple de l'Esprit qu'est l'Église et il ne faut pas renoncer à la vision suivant laquelle l'Église et, singulièrement, les instituts de vie consacrée sont des édifices toujours en construction et jamais complètement donnés ou achevés.

Ce projet missionnaire ne sera pas simplement le fruit d'un long et complexe processus de délibération et de consultation. Il sera avant tout l'expression

d'une véritable intuition spirituelle, résultat d'un partage, d'une écoute et d'une attention aux besoins du temps présent et d'un accueil des ferments ou des aspirations spirituels qui se manifestent actuellement en Amérique. Il représentera également un véritable acte de foi en Dieu qui n'a pas déserté le temps présent et un véritable geste de confiance envers les jeunes à qui l'on confie généralement peu de responsabilités réelles et avec qui on ne construit plus beaucoup l'avenir.

S'il s'agit d'un acte de foi, cela veut dire que l'audace et la créativité sont engagées dans ce geste prophétique. Il ne s'agit donc pas, pour nos Églises ou nos congrégations, de se laisser posséder par les peurs du moment ni de gérer les choses à partir de prudents calculs qui stérilisent toute aventure. L'heure présente, au Québec tout au moins, nous invite à prendre des risques et à « avancer au large » plutôt que de continuer à barboter dans les eaux archiconnues du rivage.

Ce projet missionnaire est bien autre chose qu'un vague énoncé de mission ou de formulation du charisme. Il s'agit d'un projet, c'est-à-dire d'une réalisation concrète, d'une entreprise qui rassemble ou associe des personnes – des jeunes en particulier – que l'on appelle explicitement pour cela, les met en marche, leur permet de s'investir en groupe et de se mobiliser autour d'une œuvre concrète. Il ne s'agit pas de mettre en avant une énième opération d'envergure, mais de croire en quelques petits projets porteurs capables de faire signe aujourd'hui de la Bonne Nouvelle.

Je soumettrais donc à la discussion la **question** suivante : Quels projets êtes-vous prêts à proposer à des jeunes pour que, avec vous, ensemble et par association, l'Évangile du salut soit à nouveau annoncé à des jeunes ?

2. Repenser l'association. Si l'on adopte le principe de favoriser l'émergence de quelques projets missionnaires, il faudra être soucieux d'associer à ces projets quelques jeunes qui n'ont pas forcément fait une option définitive en faveur de la vie religieuse. Ces jeunes, il faudra les appeler, leur proposer de s'associer autour d'un projet et d'un style de vie, et pas simplement attendre qu'ils soient candidats. Dans

cette mesure, ces projets peuvent devenir des foyers d'éveil vocationnel. Cela exige cependant de revoir à neuf l'interpellation et les parcours d'entrée, de discernement et de formation dans la vie reli-gieuse. D'une part, il faut adopter plus franchement un régime d'appel plutôt que de s'en remettre au régime actuel de candidature (aspirant, postulant). En d'autres termes, il faut plus explicitement demander à des personnes d'assumer telle ou telle responsabilité dans l'Institut en insérant cette responsabilité dans un projet porté par une équipe de religieux. C'est donc sous le mode de l'apprentissage au sens strict du terme, c'est-à-dire un temps de découverte et de formation par la pratique d'un art en compagnie d'un maître, que l'on serait conduit à choisir la vie religieuse. Ce mode d'interpellation et de formation n'est d'ailleurs pas étranger à l'Église qui l'a connu à certaines époques de son histoire. C'est là qu'aujourd'hui pourraient se réaliser le premier discernement vocationnel et la formation initiale des postulants. Sur la base de cette première expérience, quelqu'un serait alors appelé à envisager un engagement plus stable dans la vie religieuse. Le rite d'entrée au noviciat marquerait cette étape qui ouvrirait une deuxième étape de formation et de discernement, étape davantage consacrée aux études et à l'approfondissement spirituel et théologique et où l'on observerait une certaine prise de distance par rapport à l'action pastorale.

En somme, c'est la notion même d'association, centrale pour les Frères des Écoles chrétiennes qu'il faut repenser et retravailler. L'association pour une œuvre concrète (et la fraternité) est au cœur du vœu de La Salle en 1691 et 1694. Il s'associe des frères pour, avec eux, établir et «tenir ensemble et par association» des écoles gratuites. Il s'agit, encore aujourd'hui, après une attention aux besoins du monde actuel, de décider, avec des jeunes que l'on considérera comme frères, ce que nous voulons établir et tenir ensemble et par association. L'avenir est donc à faire et il ne s'agit pas simplement de perpétuer ce qui existe déjà.

Il est clair – au moins au Québec – que la filière de formation qui consiste à faire passer les candidats des juvénats aux noviciats ne fonctionne plus depuis longtemps et cela n'est pas étranger à ce que l'on a

appelé la « crise des vocations ». L'évolution des systèmes d'éducation et l'évolution des parcours d'entrée dans la vie adulte des jeunes au cours des soixante dernières années ont complètement remis en cause les filières d'éveil vocationnel et de formation des religieux. Il ne faut pas se contenter de constater la fin d'une époque et de la filière de recrutement qui lui correspondait, ni non plus observer simplement que les novices viennent aujourd'hui plus âgés au noviciat. Nous sommes plutôt mis au défi d'inventer d'autres passerelles de formation, au moment où se modifie en profondeur le processus d'entrée des jeunes dans la vie adulte.

En effet, il faut se rendre compte que nous ne sommes pas simplement en présence de l'éclatement d'un système intégré de formation ou d'une filière vocationnelle qui avait fonctionné pendant plus d'un siècle au Canada et pendant plus longtemps encore ailleurs. Cette cassure accompagne l'émergence de nouveaux parcours d'entrée des jeunes dans la vie adulte qui se caractérise non seulement par l'allongement de la jeunesse, mais par le développement d'une période assez longue d'expérimentation qui touche les divers aspects des modes de vie et contribue à la stabilisation des valeurs. On dit qu'aujourd'hui, au Québec, plus de la moitié des jeunes n'ont pas un parcours scolaire en droite ligne. La plupart zigzaguent et la géométrie des itinéraires est fort variable : certains prennent une année sabbatique, d'autres entreprennent un programme, puis l'abandonnent avant de reprendre leurs études dans un autre domaine, d'autres encore se donnent une expérience de travail avant de poursuivre les études, pour ne donner que les cas les plus fréquents.

Si l'on a pris acte du fait que les postulants à la vie religieuse sont de plus en plus âgés et que leur entrée au noviciat ne suit habituellement pas la fin de leurs études pré-universitaires, on n'a jamais réellement pris au sérieux le fait que les parcours d'entrée dans la vie religieuse devaient aujourd'hui emprunter un autre modèle. Dans cette perspective, l'idée d'appeler à partir d'un temps d'expérimentation dans le cadre d'un projet missionnaire – ici ou à l'étranger – s'harmonise bien avec les nouveaux itinéraires des jeunes qui demandent d'expérimenter un mode de vie ou une forme d'engagement avant de s'investir plus

à fond et à plus long terme. Or, nous n'avons pas beaucoup de « venez et voyez » dans notre Église et nos congrégations religieuses.

Certes, ce que je propose ici ne donnera pas seulement des vocations de frères ou des vocations chrétiennes conçues dans le cadre de la vie religieuse, mais pourra, je l'estime, enrichir la famille lasallienne et servir les jeunes. Plus important encore, il faudra imaginer l'accompagnement et la formation véritable de ces jeunes que l'on désire associer. Trop de volontaires ou d'associés qui œuvrent dans nos pays ou à l'étranger deviennent, après leur expérience passionnante d'une année ou deux, de véritables itinérants au plan spirituel en raison du fait qu'aucune formation sur mesure ou aucun véritable accompagnement ne leur aient été offerts au moment de leur période de volontariat ou d'association. À défaut d'avoir été ancrés de manière durable et solide dans l'expérience chrétienne au temps de leur association, ils reprennent une vie de « galère spirituelle » lorsque cette expérience est terminée, sans envisager durablement et dans la continuité leur vie chrétienne, en dehors de ce cadre.

À la suite de cette deuxième proposition, je soumettrais la question suivante à la discussion : Comment pensons-nous ajuster notre processus de formation pour accueillir et accompagner des jeunes dans le cadre de projets que l'on mènera avec eux, dans le cadre de l'association, de manière à ce que cette période devienne un temps d'éveil vocationnel véritable ? Comment accompagner aussi, dans le cadre d'une véritable démarche de formation, les jeunes que nous sommes désireux d'associer à des projets qui visent l'annonce de l'Évangile aux jeunes et aux pauvres, de manière à les ancrer durablement dans la vie chrétienne ?

## CONCLUSION

Au moment où je préparais cette communication, la liturgie nous proposait à deux reprises la question embarrassée bien connue : « Comment cela va-t-il se faire ? » Elle a d'abord traversé les lèvres de Marie au jour de l'Annonciation (Lc 1, 34) et elle est reprise par Nicodème (Jn 3, 9) qui demeurait interdit lorsque Jésus lui parlait de naître d'en haut. Cette

question est bien celle de nos Églises et des instituts de vie religieuse qui se proposent aujourd'hui de « recréer dans l'Église américaine un climat favorable aux vocations ». Il nous faut aujourd'hui recevoir à nouveaux frais et prendre au sérieux cet enseignement de la tradition qui nous indique que Marie est la figure typique de l'Église. Pour cela, il est insuffisant de développer la dévotion mariale, mais ce dont il s'agit plutôt, c'est d'adopter une structure mariale d'exister en Église, ce qui est tout autre chose. En quoi Marie est-elle pour nous aujourd'hui l'archétype de l'Église, sinon dans le fait que nous partageons sa perplexité, elle qui a été « profondément troublée », suivant l'original grec (Lc 1, 29), et pas simplement « étonnée » comme le propose la traduction, par les mots de l'Ange. Nos Églises sont aujourd'hui associées au trouble de Marie ou à la perplexité de Nicodème. « Comment cela va-t-il se faire ? », répétons-nous, après avoir épuisé bien des moyens. Dans les deux cas, la réponse est semblable : il faut consentir à être « engendré d'en haut » ou « engendré de l'Esprit » (Jn 3, 3 et 3, 6). Accepter que l'Esprit Saint vienne sur nos Églises et les couvre de son ombre (Lc 1, 36), c'est prendre un fort risque, car l'Esprit « souffle où il veut » et nous ne savons ni « d'où il vient ni où il va » (Jn 3, 8). L'esprit renouvelle toujours ce qu'il touche. Il fait des cieux nouveaux et une terre nouvelle (Is 65, 17 et 66, 22), il nous établit dans un monde nouveau (2 Co 5, 17) et nous introduit dans la nouvelle création inaugurée en Christ (Ga 6, 15). Bref, il renouvelle la face de la terre.

Certes, nous voulons des « vocations ». Bien plus, de manière générale, nous y travaillons fort. Ce qui est dommage, c'est que nous serions si heureux si elles pouvaient remplir toutes nos vieilles outres disponibles et si nombreuses ou revêtir nos vieux vêtements gardés en réserve dans nos vestiaires ou reprendre nos vieilles étoffes qui traînent dans nos coffres. Si l'Esprit fait des choses neuves, il est temps d'écouter ce qu'il a à nous dire en Amérique et nous laisser conduire hors des sentiers battus. Pour reprendre un thème suggestif remis en avant au début de ce troisième millénaire, nous sommes conviés à « avancer en eau profonde », au risque même de rencontrer un peu de vagues et d'être secoués par les vents. ○

# Congrès de Guadalajara : une expérience et un engagement

Lucas de Villers

Durant ce congrès, j'ai vécu plusieurs choses qui m'ont permis de prendre conscience de différentes réalités dans le monde lasallien. Tout d'abord, j'ai appris à connaître des Frères qui donnent un certain vent de fraîcheur à la mission éducative lasallienne. Je fais aussi référence aux Frères de notre délégation. Ces Frères possèdent un zèle incroyable et une détermination exemplaire, ce qui m'encourage à faire de même. J'ai aussi adoré pouvoir parler des différents projets présents dans les autres régions lasalliennes. C'est bien de se sentir accueilli, même si parfois mes idées divergeaient des leurs. Je crois aussi que ce qui est dommage, c'est que certains Frères sont restés fermés à l'association. J'ai aussi senti plusieurs divisions à l'intérieur d'une même région, ce qui m'a surpris, car certains Frères étaient très pessimistes, d'autres très optimistes. Ces divisions sont à mes yeux très dangereuses, puisqu'elles fractionnent l'Institut en deux modes de pensée : l'association pour certains et de l'autre côté la continuité des Frères sans Associés. Je crois que ce problème est très néfaste, car on devrait plutôt tous se tourner vers l'essentiel qui est la mission et faire tout en notre pouvoir pour assurer sa continuité.

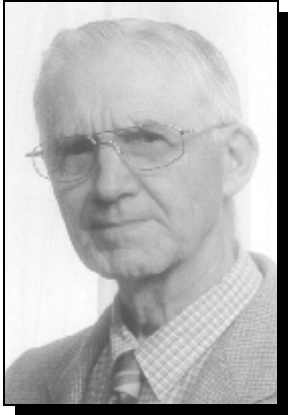
En ce qui me concerne, j'agis de plusieurs façons dans la vie de tous les jours afin de favoriser la pastorale vocationnelle. En effet, il se trouve que j'ai dans ma chambre un magnifique portrait de saint Jean-Baptiste de La Salle et lorsque les gens l'aperçoivent, ils me demandent qui est ce saint. Je leur explique alors très ouvertement qui il est, sa mission et mon rôle à moi. Je leur explique aussi qui sont les Frères, pourquoi je m'entends si bien avec eux et j'essaie de combattre les stéréotypes quant à la vie quotidienne d'un Frère.

Cela peut sembler peu, mais si tout le monde fait de même, ce sera très bénéfique pour la pastorale vocationnelle. Il ne faut pas avoir peur de parler de ses convictions ! De plus, je compte probablement partir une cellule lasallienne d'ici peu dans le coin de Jonquière pour continuer à transmettre la spiritualité de saint Jean-Baptiste de La Salle là où les frères sont absents. On verra bien les résultats. ○

## Repenser l'association

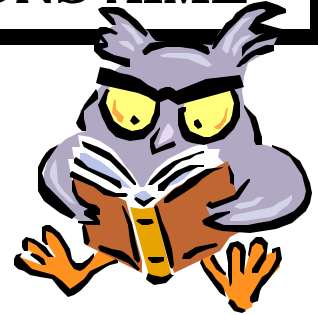
**« Si l'on adopte le principe de favoriser l'émergence de quelques projets missionnaires, il faudra être soucieux d'associer à ces projets quelques jeunes qui n'ont pas forcément fait une option définitive en faveur de la vie religieuse. Ces jeunes, il faudra les appeler, leur proposer de s'associer autour d'un projet et d'un style de vie, et pas simplement attendre qu'ils soient « candidats ». [...] S'il s'agit d'un acte de foi, cela veut dire que l'audace et la créativité sont engagées dans ce geste prophétique. Il ne s'agit pas de se laisser posséder par les peurs du moment ni de gérer les choses à partir de prudents calculs qui stérilisent toute aventure. [...] L'heure présente nous invite à prendre des risques et à « avancer au large »...**

**Gilles Routhier, ptre**



F. Albert Cantin

## LIRE : NOUS AVONS AIMÉ



### ***À la découverte du Dieu Amour, Jacques Ravanel, Presses de la Renaissance, 2004, 310 pages.***

L'auteur de cet intéressant livre spirituel est un prêtre-éducateur. On le trouve aux origines de la fondation des foyers de charité de Marthe Robin, ayant succédé au père Finet, directeur spirituel de la stigmatisée bien connue. Ayant côtoyé la misère humaine et médité l'amour de Dieu, il sait ce dont il parle.

Ce livre est un chemin d'espérance sur notre route humaine si souvent bloquée par l'adversité. Découvrez Dieu embusqué dans tous les recoins de sa création. Admirez l'image du créateur imprimée dans l'homme. Jésus nous a dit et redit l'amour que nous porte notre Père que Jean définit comme Amour. Le mystère du mal ne peut s'expliquer en profondeur qu'avec notre intelligence limitée, mais l'auteur nous invite à découvrir dans la foi, un sens caché.

Le mystère de Jésus enveloppé dans le mystère de la méchanceté est pourtant celui de la manifestation de l'amour que Dieu porte à sa créature. Le drame de notre vie uni à celui du Rédempteur, est éclairé dans la foi, par l'Amour. Vous aimerez sans doute la lecture de ce livre tonifiant. Vous en sortirez plus sereins, plus remplis d'espérance. Votre cœur se réchauffera en cheminant avec cet auteur. Ses lignes chantent « l'amour plus fort que la mort ». L'auteur nous invite à faire confiance en notre Père qui veut le salut de tous ses enfants.

Accordez-vous donc quelques heures de fraîcheur en méditant sur les textes proposés par un écrivain qui a cru en l'Amour que Dieu porte à tout humain. Bonne lecture!

### ***Repartir de Jésus Christ, Arnaldo Pigna, Éd. des Béatitudes, 2001, 250 pages.***

L'auteur de ce beau livre est membre de l'Ordre des Carmes, docteur en théologie, professeur de théologie et de spiritualité de la vie religieuse. En lisant son livre, vous constaterez qu'il sait ce qu'il écrit et que sa pensée est profonde.

Ce livre devrait être médité par tous les religieux du monde. Il propose la doctrine la plus profonde que j'aie connue en rapport avec les vœux évangéliques. Il sort des sentiers du légalisme, chemin trop exploité et connu. Il analyse les fondements évangéliques des trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Il n'occulte pas l'humain chez celui qui s'engage dans cette voix à la suite du Christ.

Les laïcs trouveront dans ce livre des éclairages importants pour vivre pleinement leur baptême. Les religieux y puiseront à une source de renouveau. Chaque ligne est un trésor à exploiter. On se rend compte que seul le Christ à imiter est la raison de vivre une vie aux rudes sentiers. On y trouve une doctrine sûre, claire, positive. Mais on réalise que l'idéal nous échappe toujours. On devrait lire et relire ce volume, si on veut de plus en plus être un témoin véridique dans un monde aux tendances si opposées au message du Christ.

Ce livre est destiné à tous ceux qui prennent au sérieux la sequela Christi. Il n'y a rien de révolutionnaire mais la façon de le dire est tout à fait à propos. L'auteur explore avec précision et bonheur chacun des trois conseils évangéliques. Rien n'échappe à sa loupe, sans rien condamner, invitant plutôt à regarder agir le Christ. C'est une nourriture que je vous invite à partager pour que notre vie soit plus signifiante. Devenez chaque jour plus libres et plus heureux à la suite du Christ.

***Croyez-vous en l'homme?* Maurice Zundel, Éd. du Cerf, 2002, 153 pages.**

Le titre pose une question. Nous sommes habitués d'entendre: Croyez-vous en Dieu ? Zundel nous demande plutôt : « Croyez-vous en l'homme? » L'auteur est convaincu de la parole de Jean : « Celui qui dit aimer Dieu qu'il ne voit pas et n'aime pas son frère qu'il voit est un menteur ».

Ce livre est un plaidoyer pour l'homme, non comme sa biologie nous le présente, mais comme être en devenir, en potentialité. Avec Zundel, nous sommes forcés d'admettre que même les brutalités exercées sur l'homme sont des reconnaissances implicites des valeurs infinies qui reposent au fond de sa nature. Tout nous invite à un respect infini pour l'humain, porteur de valeurs qui le dépassent. « L'homme dépasse infiniment l'homme », affirme Zundel.

L'auteur est un mystique doublé d'un humaniste raffiné. Il fait confiance en l'homme, chemin par lequel on atteint Dieu. Il nous invite à sortir de notre biologie pour aller sur les chemins de la générosité et du don. On ne devient vraiment homme qu'en se donnant, en se livrant, en décollant de son moi tenace. Dans un siècle où l'homme est immolé facilement aux dieux des idéologies, il fait bon de nous faire dire la valeur éternelle de cette image de Dieu. Ce livre est rempli d'idées fortes. On trouve des perles à chaque page. C'est un texte élevé, qui demande une lecture attentive et méditative. Ce n'est pas un roman au goût du jour.

Zundel ne nous invite pas à prendre des chemins de facilité. Il croit tellement en l'homme qu'il l'invite à se réaliser en se donnant. Il y a pour chacun pain nourricier pour sa vie. On est humain et on s'en va vers Dieu, donc à un achèvement. Zundel est réaliste et nous veut hommes accomplis. Bonne lecture !

***Israël, j'ai fait un rêve...* Philippe Haddad, Éd. Ouvrières, 2003, 169 pages.**

L'auteur de ce livre est un rabbin de France. C'est un Juif ouvert, fier de ses origines et respectueux des autres croyances. Il n'a pas peur d'exprimer sa pensée et d'inviter à la rencontre fraternelle.

À l'occasion d'un voyage en Israël avec quelques centaines de Français, il écrit ses impressions. Il me semble analyser avec justice la situation explosive dans ce coin de la planète. Il donne un peu l'histoire de ces deux peuples qui ont une origine commune en Abraham. Il sait condamner les excès des deux parties en présence. Il sait aussi reconnaître la légitimité des revendications des frères en guerre. Une solution du conflit ne réside que dans un regard convergeant vers le Dieu unique et Père de tous. C'est un vrai croyant qui sait ouvrir les yeux sur les réalités vécues par deux peuples qui veulent vivre sur un même lopin de terre trop contigu. Il lance un plaidoyer pour la paix.

En lisant ce livre, on court la chance de perdre un peu nos préjugés. Les nouvelles venant du Moyen-Orient ne sont pas toujours objectives et trop souvent partisans. Les intérêts financiers obnubilent les esprits de gens qui se déchirent comme des aveugles. L'auteur invite les parties au dialogue fraternel. La paix ne s'obtient pas par la voix des canons, mais par le dialogue, l'écoute, le partage. Mais la situation réelle ne semble pas ouvrir des chemins de paix.

Selon cet auteur, il faut juger l'Histoire avec courage et croire que la paix est toujours possible. Constatez qu'on peut être convaincu sans être raciste, montrer ses convictions sans mépriser son interlocuteur. Entrez dans ce rêve de paix. ○